

Suppl.

LA VIE
DE LOUIS XVI.

THE

BY

THE

LA VIE DE LOUIS XVI.

Depuis son avènement à la Couronne,
jusqu'au 24 août 1774 Exclu-
sivement, jour à jamais Mémo-
rable pour la France;

EN FORME

De Drames, ou Conversations intéressantes,

ENTRE

Trois Personnages distingués, & ornée
de plusieurs anecdotes Secrètes

PAR M. LE PRINCE

DE BURLIABLE D.

Nocte pluit tota redeunt spectacula mane

. virg.

A L O N D R E S.

Chez PIERRE AIMSLEY, vis a vis Sou-
thampton Street, dans le Strand.

M D C C L X X I V. .

V. A. V. E.

THE BUREAU OF

A79629

the following methods of

THE BUREAU OF

THE BUREAU OF

THE BUREAU OF

A. L. O. N. D. R. E.

THE BUREAU OF

THE BUREAU OF

M. D. C. L. X. V.

4080
7

INTERLOCUTEURS

DE CES DIALOGUES.

Le PRINCE de Burliabled, Polonois.

Le COMTE de Richisberwish, Polonois.

Le BARON de Gressau, Russe.

LES HEROS.

LOUIS XVI le grand & le juste.

La REINE, sa tendre & digne Epouse.

Les Ministres présens de LOUIS XVI.

M. DE VERGENNES.

M. DE MUI.

M. DE SARTINES.

M. TURGOT.

Les Dignes CONSEILLERS DE LOUIS XVI.

Le Duc D'ORLEANS.

M. DE MAUREPAS.

Le GRAND CHOISEUIL.

Les EXTERMINÉS.

Le CHANCELIER.

Le Duc DAIGUILLON.

M. DE BOISNES.

Labbé TERRAI.

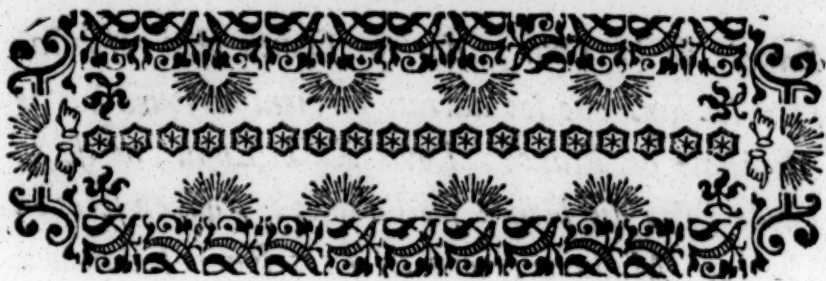
LE IVGEMENT de SALOMON.

Près

Le Rappel des EXILÉS.

De tous les Parlemens du Roiaumes.





A SON ALTESSE

SERENISSIME

Madame la Princesse de justitia, Douai-
riere de la Sagesse.

MADAME,

JE ne crois pouvoir mieux flater votre Curiosité, qu'en vous dédiant, l'a vie de Lovis XVI depuis son avènement à la Couronne, jusqu'au 24 août dernier. Ce jour ne s'oubliera jamais dans le cœur des François, Madame. La justice que le Roi a rendu à ses fidèles sujets, en leur rendant les anciens membres de ses Parlemens Exilés, est trop grande pour qu'ils ne lui en aient pas une reconnoissance éternelle. Vous Plaignites ces dignes Citoyens lors de leur exil; vous Blamies hautement l'auteur de leurs disgraces; vous seriez Vengée, madame, si la noblesse de vos sentimens ne vous dictoit pas de plaindre plutôt le Coupable que de le voir Punir. Le Chancelier Maupeou est Exilé; le Controlleur General, le duc daiguillon, M. de Boisnes sont

Bannis de la Cour ; des personnes plus respectables les uns que les autres forment aujourd'hui le Ministère de France ; Louis XVI Enfin , ne se lasse de faire du bien à ses Peuples : Vous en ferez en chantée Madame ! vous en ferez Raie ! daignez aussi recevoir ce foible hommage , comme une preuve de mon respectueux attachement , & du desir sincere que j'aurois de trouver une nouvelle occasion de vous plaire. J'esuis avec un profond Respect.

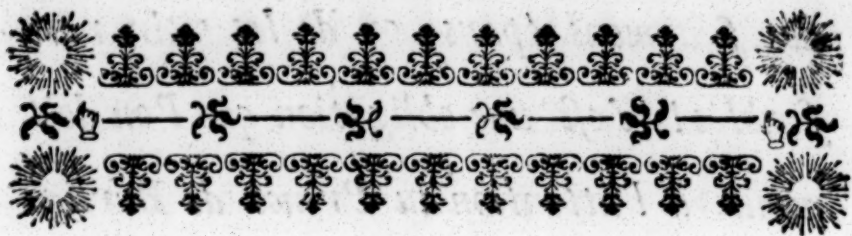
M A D A M E ,

De votre altesse Sérénissime.

Le très humble & très obeissant Serviteur

Le Prince de BURLIABLED.





A U

LECTEUR.

L'empressement du public à s'instruire des plus petites particularités qu'il y a eu en France, depuis l'avenement de Louis XVI à la couronne; la part que tout l'univers a pris à l'exil des parlemens sous Louis XV, & le plaisir que chacun a temoigné devoir ces membres respectables rappelés, sont de ces marques peu communes de la providence, qui a daigné éclairer & soutenir LE ROI DE FRANCE dans ses glorieuses entreprises. Les papiers publics, ont bien fait connoître tous ces événemens; mais quelle différence n'y a til pas entre

*des fragmens épars, ou de les voir ras-
semblés! c'est une obligation que l'on doit
avoir à l'attention du Prince de Burlia-
bled, Seigneur Polonois, aussi respectable
par ses qualités Personnelles, qu'équi-
table envers chaque Particulier; on en
jugera par quelques vnes de ses Lettres in-
serées dans ces dialogues. Ce généreux
Prince n'a pas voulu laisser ignorer au
public les cinq entretiens que le Baron de
Greslau, Russe, & M. le Comte de Ri-
chisberwish, Polonois, ont eu ensemble de-
puis le moment qu'on a pu être instruit en
Pologne de la mort de Louis XV, jusqu'au
jour à jamais mémorable des lettres de
Rappel envoyées aux membres des anciens
Parlemens qui étoient exiles, de la destitu-
tion du Chancelier, & de celle du Control-
leur*

leur General en France. La precision
avec laquelle le Prince de Burliabled a
rendu les entretiens de ses deux amis;
l'addition qu'il a fait de diverses autres
Particularités qu'il a reçu de Londres
& qu'il y a inserées; la liberté & la
Franchise avec laquelle il parle de Louis
XVI, de l'ancien & du nouveau Mi-
nistere, à qui il rend une Egale justi-
ce, méritent que la France reconnoisse
à jamais l'attention de ce Seigneur admi-
rable. Mais comme le public juge appré-
ciateur d'un ouvrage & de l'auteur, pou-
roit peut-être Blamer mon Zèle à vou-
loir élever M. le Prince, je me borne
à ce simple exposé pour ne pas me faire
suspecter de la plus petite partialité;
persuadé que je suis, d'avance, qu'il
scau-

*saura lui rendre justice, & lui en mar-
quer sa satisfaction, en préconisant son
ouvrage pour le faire connoître à tout
l'univers.*





LA VIE DE
LOUIS XVI;

En forme de drames ou Conversations.

DIALOGUE I.

A Varsovie Le 10 Juin 1774.

INTERLOCUTEURS.

LE PRINCE POLONOIS, LE COMTE POLONOIS,
LE BARON RUSSE.

LE BARON RUSSE.

Bon jour M. le Comte. A mon arrivée de
Campagne, on m'a dit qu'il y avoit de
grandes Nouvelles, & que vous Pouries m'en
instruire.

LE

14 LAVIE DE LOVIS XVI. ROI.

LE COMTE POLONOIS.

Quelles Nouvelles M. le Baron ? Je ne s'ai rien d'interessant , pour piquer votre curiosité , s'icen'est que nos affaires 'n'avancent point , Comme vous me l'aviés fait Esperer. Le roi de prusse n'est dit on pas encore satisfait de tout cequil a pris à la pologne ; il fait toujours avancer ses troupes ; il ne se rassasie point , quoiqu'on le dise fort sobre : je crains bien que son avidité ne porte les polonois au désespoir.

LE BARON RUSSE.

Tout se terminera en bien M. le Comte : tranquillisez vous. Ce n'etoit pas des affaires de la république dont je voulois vous parler ; c'est de la mort du Roi de France ; événement qui va bien faire remüer ses ennemis , l'Angleterre & l'Autriche. l'empereur , dit-on , regrette beaucoup la Lorraine & la Flandre ; l'Angleterre , La Normandie & les autre provinces que la France a conquises sur elle : je crois qu'ils ne laisseront pas passer une si Belle occasion de se venger.

LE COMTE POLONOIS.

Vous ignorez apparemment qu'en France ,
quand

quand le Roi est mort, on crie sur le champ, Vive le Roi. Comment ? pendant votre séjour à Paris, vous n'avez pas été instruit des usages du pais ? L'empereur ne fera pas la guerre à son beau frere, soiez en persuadé. L'alliance, qu'il y a entre ces deux puissances, est trop bien cimentée pour entrevoir une rupture entre elles. Une Allemande est sur le trône François ; elle en est aimée & Chérie ; l'Empereur aime sa sœur : ainsi ne croiez pas que la mort de Louis XV, Cause le moindre Changement. Les Anglois, d'Ailleurs, ne sont pas en état de faire la Guerre ; ils sont plus bas percés qu'on ne pense ; ils ont un demêlé avec leurs Colonies qui n'est pas encore fini ; c'est un Feu qui couve sous la cendre ; & s'il y avoit révolution à craindre pour quelques puissances, ce seroit plutôt pour l'Angleterre que pour toute autre couronne.

LE BARON Russe.

Vous me paroissez bien prévenu pour les François, M. le Comte. si vous eussiez entendu, comme moi, les discours que l'on tenoit à la cour de vienne, ou j'étois il y a peu de temps ; si vous connoissiez l'empire de la religion

16 LAVIE DE LOVIS XVI. ROI

gion sur l'esprit d'une femme, car vous savez apparemment que l'imperatrice est plus devôte que n'a été depuis long temps aucune Reine, vous ne parleries pas comme vous le faites. L'empereur se modèle sur le Roi de Prusse. Sa vie simple & privée, comme celle d'un particulier, lui donne comme à l'impératrice le temps de réfléchir : les pais bas leurs tiennent toujours au cœur.

LE COMTE POLONOIS.

Mais, M. le Baron, vous ne connoissez pas les Francois. Je me rappellerai toujours, ce bon mot du Roi de Prusse dans les guerres dernières; *si jetois disoit-il à la tête des Francois, je voudrois aller d'un Pôle à l'autre.* La Lorraine & la Flandre sont trop près de Paris, & trop Eloignées de Vienne, pourque la France craigne les tentatives de l'empereur & de l'imperatrice. La France n'a jamais manqué de bras; elle a toujours manqué de tête. Le rappel du Comte de Broglie lui ménage un bon Général. Elle a d'excellens Lieutenans Generaux qui sont connus: ainsi calmez vos inquiétudes. Les pais bas ont appartenu une autre fois à Louis XIV; il pouroit peut-être se faire, encore, que la France les possederait pour ne les plus remettre.

L'am.)

L'ambition de l'empereur & de l'impératrice doit être bien satisfaite. La part qu'ils ont eu au démembrement de la Pologne est assez grande pour qu'ils soient plus que contents, quoiqu'ils veulent prétendre qu'ils y avoient des droits incontestables : au sur plus, s'ils veulent tenter, encore de s'étendre du Côté de la France, je puis vous promettre qu'ils ne trouveront pas des Polonois défunis, mais qu'ils verront des François qui leur feront tête.

LE BARON RUSSE.

Je vous le Répète, M. le Comte, vous êtes bien prévenu pour les François.

LE COMTE POLONOIS.

Non, M. le Baron ; c'est vous aucontraire qui me paroissez trop animé contre eux. Ne pensez pas que si vous eussiez eu à combattre des François, vous en auriez eu aussi bon marché que des turcs : vous vous tromperiez fort. Vos troupes & vos généraux sont bons ; Cela est vrai : mais croyez que les François valent bien les Russes.

LE BARON RUSSE.

Si on devoit en juger sur les apparences ; je
B dant

ne fai qui auroit raison. Pendant que j'étois à Paris, la plus part des François que j'ai vus, seigneurs & autres, étoient tous des hommes Efféminés & Perdus de débauche. Les François qui sont en russie, sont la plus grande partie des Crânes. Combien n'y a-t'il pas de François encore parmi les turcs? des infideles! J'ay oui dire qu'ils avoient plus de trente mille hommes dans leur armée. Ils n'ont pas Brillé en Hanovre la guerre derniere. Ils ont eu quelques succès dans les Commencemens; mais quelle en a été la fin? Je vous assure que. . . .

LE COMTE POLONOIS.

Ah! Je vous vois venir, M. le Baron. la jalousie vous fait parler, & la mort de Lovis XV vous rejouit. Permettez moi de vous dire qu'il ne faut jamais autant de partialité, lors qu'on parle d'une nation, & d'une nation surtout, semblable aux François. L'aggrandissement de la France, si vous avez lu son Histoire, prouve ceque sont & peuvent les armées Françaises; mais suivons votre discours, & vous verrez que vous ne leur Rendez pas la justice qu'elles méritent.

L'air Efféminé des seigneurs François, ne détruit pas leur courage. Ils ne sont pas tous
éga-

également Braves ? je vous l'accorderai ; mais la capacité d'un Général ne git pas dans l'apparence du corps. Les plus habiles officiers généraux ne sont pas ceux qui paroissent les plus aptes à faire le coup de point. Si le mérite est récompensé en France sous Louis XVI, Comme je n'en doute pas, le temps Vous apprendra que les François ne manquent ni de têtes, ni de bras. Le maréchal de faxe, quigagna cette fameuse bataille de fontenoi, prouve assez qu'il ne faut pas être dans la meilleure fanté pour Battre ses ennemis. Quelles plus Belles manœuvres que celles du maréchal d'estree, au Commencement de la dernière guerre ! ne fouettoit il pas les anglois & les hanovriens devant lui. On y envoya à la verité le maréchal de Rich..... le vainqueur de minorque ; mais qu'est cequ'il fit ? Ce qu'un autre auroit fait comme lui. Il n'avoit qu'à marcher ? il s'avanca ; les anglois mirent bas les armes ; & ils se rendirent à discrétion. Vous me direz le succès ne fut pas de longue durée ? cela est vrai ; mais si le maréchal n'eut pas eu envie de payer ses dettes aux depens de ses malheureux compatriotes, croyez vous qu'il auroit divisé son armée comme il la distribua dans toutes les villes de lelectorat ? il considéra, plutôt, que quatre mil-

lions de profit lui payoient deux millions & demi qu'il devoit au tiers & au quart, & qu'il lui resteroit encore 1500-000 Livres, sans compter cequ'il gagneroit sur l'armée; il laissa périr les soldats de froid, pour n'être pas assez vêtus, de maniere que son armée glorieuse & triomphante lorsqu'il la prit, ne fut plus qu'une troupe de moribonds, à qui il manquoit aux uns un bras & une main, & aux autres le nez, ou un oreille. Les Anglois qui savoient quelles devoient être ses manœuvres, ne manquerent pas aussi d'en profiter. Le Roi d'Angleterre qui y étoit particulièrement intéressé, ne ménageoit pas les guinées de la nation; il n'auroit pas été arriéré, à la paix, de deux années & demie de ses revenus comme il le fut: c'est donc, ceque vous avez du entendre dire à Londres. Si vous voulez jetter sur les François, les fautes de quelques particuliers, dont les forfaits crient encore vengeance: vous avez tort. Le fait est trop connu pour en douter. D'ailleurs, ou auroit pris de l'argent, le maréchal de R. pour faire Bâtir son pavillon d'Hanovre à Paris? il étoit sans Credit en France; il n'étoit protégé que de la Marquise de Pomp. . . . qui participoit au gateau, car elle en reçut autant que

*cela est faux, la Pompadour ne l'a jamais
été payé.*

lui pour sa portion : on nedoit jamais attribuer des malheurs à une nation , lors qu'ils ne partent pas de ses Soldats. Vous dutes entendre parler de cette estampe originale , qui parut dans ce temps la à Paris. Le Maréchal d'estrée tenoit en main un fouet de L'aurier , avec lequel il fouetoit devant lui les Anglois & les Hanovriens , & le Maréchal de R. paroissoit derriere lui , qui en amassoit les feuilles : fut il jamais gravure plus expressive ! Voulez vous parler encore des Princes de Cl. & de C. , que la Reine surnomma , qu'on tape ? Vous citerai je , la belle manœuvre des deux amiraux Conf. . . . & Beauf. qui furent honteusement devant les Anglois avec une flotte supérieure à la leur ? Vous rappellerai je la prise de Belisle , dont on retira 3000 Hommes dans le moment qu'on sçavoit que les Anglois venoient à pleine voile pour la prendre ? La conduite du Duc d'Ai. ne montra elle pas qu'il étoit le digne allié du M. le Maréchal de R. & que le sang de ce dernier jaillissoit & Bouillonnoit dans ses Veines ? Ne voyez vous pas , par tous ces traits , que la Marquise de Pomp. profita du foible du Monarque

*manière
d'expression
desivain
de graver*

par l'ascendant qu'elle avoit sur son esprit, pour faire ruisseler le sang des François, & vendre leurs colonies aux Anglois, à qui il en a couté plus de soixante millions: je ne finirois pas si je voulois vous rapporter tout ce que j'ai su des manœuvres & de la conduite de cette troupe d'honnêtes gens qui ont vendu & livré leur patrie.

Vous voulez me parler des François qui sont en russie? ignorez vous que vous n'avez, comme les autres nations, l'Angleterre, la Hollande, l'Allemagne, & l'Italie que le rebut des François parmi vous, & qu'il n'y en a peut-être pas le dixieme qui n'aient été chassés, ou qui n'aient été forcés de fuir de leur pais, de peur d'y subir les peines qu'ils auroient encouru s'ils y eussent restés. Vous n'êtes pas, à la vérité, le seul qui parlez de la sorte? j'en conviens; j'ai connu la même erreur dans tous les pais cideffus ou j'ay voyagé; mais si vous avez fréquenté certains François qui voyagent, & qui prouvent par leur conduite qu'aucune affaire criminelle ne les fait rester ches l'étranger, vous avez du appercevoir cette même honêteté, cette franchise, cette belle éducation, cette candeur & cette bravoure que

vous

vous avez decouvert à Paris dans la plus part des François qui decôrent la Capitale de la France. Vous m'opposez les Francois qui sont parmi les Turcs? Pouvez vous dire qu'ils ayent laché le pied? vos troupes ne les ont elles pas trouvés François, par tout ou elles les ont rencontrés? L'Artillerie Turque, car c'est le corps que forme les François à l'Armée des turcs, n'a t'elle pae été toujours bien servie? Si les Turcs n'ont pas d'intelligence entre eux; s'ils sont une Troupe indisciplinable? les François n'en peuvent pas davantage. — Pouvez-vous voir une plus vigoureuse deffense qu'ont fait les François dans le chateau de cracovie, ayant à leur tête M. de choisi? Y a t'il eu un exemple pareil de Bravoure depuisque le monde est monde! vous ne l'ignorez pas? ainsi il est inutile de vous le répéter. Croyez moi, M. le Baron? vous ne connoissez pas les François. S'ils ont servi ches les Turcs, & s'ils ont été vos ennemis, dans l'Armée Turque, la nation ne peut pas supporter la faute, si c'en est une, que vous pouriez imputer à un petit nombre de ses Officiers & Soldats, parce qu'ils ont servis, dites vous, dans l'Armée des infidelles. Les Turcs ne méritent pas ce reproche aujourd'hui. S'ils ne

B 4

pen- que les

malheureux qui
étaient au
bord de la mer des
choix ou de
condemner, chargés

de Chainer a Petarbbourg et que ce n'a été
que d'après les prières de Mr de Voltaire
24 LAVIE DE LOVIS XVI. ROI.

Dalembert pensent comme les chrétiens, ils se sont sevrés
qu'ils de cette Barbarie, qui les caractérisoit autre fois,
ont & qui leur méritoit le nom d'infideles. Aureste,
été je préférerois être Turc, que de penser comme
celui-ci font la plupart des chrétiens. Erreur pour
— erreur, autant, & mieux encore être Turc que
déiste, ou d'une de ces sectes qui repugnent à
l'humanité. Le temps nous apprendra en peu,
lesquels de vos doutes, ou de mes soupçons
seront les mieux fondés. Jusqu'au revoir M.
le Baron? j'ai un rendez vous à six heures; les
voici qui s'approchent; je suis bien fâché de
vous quitter de si bonheure.



D I A-

DIALOGUE II.

A Varsovie Le 14 Juillét 1774.

INTERLOCUTEURS.

LE COMTE POLONOIS, LE BARON RUSSE.

LE BARON RUSSE.

JE viens vous trouver, M. le Comte, pour vérifier mes doutes. J'espère que vous voudrez me faire part des nouvelles que vous aurez reçu de France, car notre dernière conversation n'a pas peu contribué à m'ouvrir les yeux sur le compte des François. Je vous avoue qu'il y avoit un peu de jalousie de ma part, & que le mauvais succès de nos armes, contre les Turcs, m'avoit indisposé contre eux; je vous dirai plus, je me suis apperçu qu'il y avoit d'honnêtes François dans le nombre de ceux qui voyagent

26 LAVIE DE LOVIS XVI. ROI.

& qui font expatriés. Je crois que la quantité n'est pas grande ; mais je dois dire que malgré cela, les nations ou ils font retirés, perdent beaucoup de ne les pas cultiver. Depuis que je vous ai quitté, j'en ai connu d'eux ches M. le Prince de Burliabled, avec qui je n'ai eu que du plaisir. Je dois y retourner en peu, je les cultiverai, je vous l'assure ; ne fut ce aumoins que pour rappeler dans mon pais tout le bien que le Czar en a dit lui même, & pour apprendre à toutes les nations, si j'ai occasion d'écrire un jour, qu'un honnête homme, de quelle nation qu'il soit, doit être secouru, aidé & protégé au Besoin.

LE COMTE POLONOIS.

Je vous admire, M. le Baron. Je vois, avec plaisir, que vous quittez ce ton national, qui persuade à une infinité de petits génies qu'il suffit que le général fronde contre quelques particuliers, pourque toute la nation leur ressemble. Je suis même ravi que vous ayez aperçu qu'il y avoit dans ce nombre de François repandus dans nos Régions, des hommes qui, quoique expatriés, honoroient encore leur patrie. J'ai aussi beaucoup de nouvelles à vous apprendre, que vous rece
vrez

DE FRANCE ET DE NAVARE. 27

vrez avec un plaisir des plus grands, ayant l'esprit plus réfléchi que ces jours passés. Vous ne ferez pas fâché d'avoir pris sur vous & d'avoir travaillé à vous corriger : vous me ferez le dire encore plus d'une fois.

LE BARON RUSSE.

Quelles sont donc ces nouvelles, M. le Comte ? car je ne veux plus vous questionner le premier.

LE COMTE POLONOIS.

Monsieur le Dauphin qui, vous savez est Roi de France, promet à ses peuples le regne le plus heureux. Il s'est manifesté d'une si Belle maniere à son avènement à la couronne, qu'il y a tout lieu d'espérer qu'il ne démentira pas de si heureux commencemens. Il a promis à ses peuples qu'il alloit travailler à faire diminuer le pain & qu'il vouloit qu'il ne le payat pas plus de deux sols à l'avenir. Quelqu'un lui avoit adressé quelques vers à sa louange ? il repondit ; „ je ne rechercherai jamais la flaterie ; je préfère „ rai plutôt qu'on me previenne de mes défauts, „ parceque je ferai de façon à m'en corriger. J'en „ tend

le
Bonheur
de ce
pas
de si
de quelques
malheur
son
de la couronne
792

28 LAVIE DE LOVIS XVI. ROI.

„tend qu'il soit permis à tous mes fujets de me
„porter leurs plaintes, & je tâcherai autant qu'il
„me sera possible de leur rendre justice, ou de
„la leur faire rendre.” Ce bon Prince a pour
conseiller, M. de Maurepas. C'est un Seigneur
que l'on dit d'un bon conseil, qui a été 20 ans
ministre de la marine; enfin je vois que ce que
je vous disois se réalisé. Il ne paroît du côté de
l'impératrice aucune inquiétude. Les Anglois au
contraire regrettent beaucoup Lovis XV; car
ils paroissent très affectés des belles dispositions
du jeune Roi de France: ainsi vous voyez,
combien peu vous pouviez parler de Politique.
Vous aviez seurement écouté quelques uns de
ces Babillards impitoyables, dont l'esprit, absorbé
dans la matiere, ne leur permet pas de lire
dans l'avenir: tel est donc l'état de la France
à ce moment, qui est bien different de ce-
que vous ne pensiez.

LE BARON RUSSE.

Vous me surprenez, M. le Comte. comment!
M. le Dauphin, qui paroissoit un Prince si Som-
bre, si Borné, qui annonçoit un regne de Sé-
vérité, par la reponse qu'il fit à son précepteur,
je serai roi le Sévere, reponse qui est connue
de

de toute l'Europe, promet autant que vous le dites ? il a fait déjà de si belles choses ? je n'en crois rien ; ou les lui prête ; cela ne se peut pas ; un jeune homme ne change pas si vite. . .

LE COMTE POLONOIS.

Je vois bien, M. le Baron, que vous n'êtes pas encore guéri de vos préjugés. Vous doutez des sentimens d'un Prince François, pendant que vous êtes revenu sur le compte des particuliers ; vous ne connoissez pas encore tous les hommes.

LE BARON RUSSE.

Pardonnez moi M. le Comte ; mais je crois devoir vous marquer ma surprise de ce que vous me dite du nouveau Roi de France. Je ne crois pas m'être écarté, car, quand j'étois à Paris, n'y avoit pas un Seigneur qui parlat de Monsieur le Dauphin à son avantage : tous les François, même, pensoient de la sorte.

LE BARON RUSSE.

Vous en dites un peu trop, M. le Baron, en disant tous les François. Je fais comme vous
que

30 LAVIE DE LOVIS XVI. ROI.

un homme
qui a
suivi le
Malheur
Prince
dans
son
enfance
na vu
en lui
qu'un
enfant
bientôt
l'air
esprit,
et un
homme
à l'air
timide
mais
point

que Monsieur le Dauphin, avant d'être marié, & même après son mariage, ne manifestoit pas ce qu'il étoit. Que Lovis XV, que l'assassinat de damiens avoit affecté, étoit devenu d'une méfiance des plus grandes; mais il n'étoit pas moins bon ayeul à ses petits enfans. Il est vrai qu'il ne pouvoit abandonner ses pouvoirs, & que la crainte de succomber une autre fois sous la main d'un parricide, lui faisoit prendre toutes sortes de mesures pour n'être pas surpris; mais la noble hardiesse de Monsieur Dauphin, de parler contre ceux qui détruisoient le royaume par leurs Brigandages, choquoit les flatteurs, qui de leur côté tâchoient d'indisposer l'ayeul contre le petit fils. Si vous eussiez été dans votre jeunesse ressermé comme étoit ce jeune Prince? je ne sai, ceque vous seriez à votre âge. Si Monsieur le Dauphin vouloit parler? le Roi lui imposoit Silence: on devoit bien avant de juger quelqu'un, considérer sa position, sa conduite & ses mœurs. On a toujours reconnu dans Monsieur le Dauphin une louable économie. Il en a donné de Belles preuves en faisant dans sa maison une reforme considérable pour le seul but de soulager ses sujets: on ne cesse aussi de l'admirer. Il aimoit tous ceux qui étoient à son

Ser-

mentaire. C'est à dire qu'il n'a jamais été
que lui, d'un air d'une énergie d'union
hors pour la chose la seule chose

pour laquelle, il parait enclin. ou
DE FRANCE ET DE NAVARE. 31 *restant*
goul pour

Service. Il a eu quelques vivacités ? mais quel *la femme*
est l'homme qui n'en a pas eu ! On voudrait que *est il*
les rois & les Princes fussent parfaits aux yeux *en a,*
des hommes ? n'y-a-t-il pas de l'injustice ? ne *ri me*
font ils pas sujets aux mêmes foiblesses ? plaig- *une*
nons plutôt les Rois. Les yeux, toujours tendus *c'est la*
sur eux, font appercevoir jusqu'à leurs plus pe- *si me*
tits défauts. Le mal couvre toujours le bien selon *et c'est*
le vulgaire : il faut avouer que les Rois sont les *de plus.*
hommes les plus malheureux des nations, & que
s'ils ne prenoient pas sur eux, comme ils le font
fort souvent, il n'y auroit pas de position plus désa- *donc*
gréable. Ce qui n'est pas supportable, encore, ce *regrette*
sont ces préjugés sur l'enfance ? On veut qu'un *que*
enfant qui manque d'expérience, pense & agisse *ne s'agit*
comme un homme consommé ? quel est l'hom- *ce des*
me qui ne se dément pas en s'avie ! Quand Mon- *passion*
sieur le Dauphin répondit qu'il feroit un Roi Séve- *pour*
re, il vouloit dire qu'il retrancheroit à sa cour le *rien*
faux Brillant ; qu'il en éloigneroit les flatteurs *il a été*
pour ne pas se laisser surprendre ; qu'il reprimerait *condem*
ceux qui malverseroient, & qu'il puniroit les *par la*
coupables ; qu'il se feroit un bon conseil, & *ou*
qu'il estimeroit ceux qui ne lui tendroient pas *autres*
des pièges ; qu'il banniroit de sa présence les *en*
hommes suspects à son peuple, duquel il vou- *droit*

les uns qui par
venant par caractère
ou autrement

auraient pu lui en imposer, comme tout

tois 32 LAVIE DE LOVIS XVI. ROI.

les hommes droit se faire aimer: que pouvoit on désirer
qui font de plus.

Les amis de LE BARON RUSSE.

Sans Si vous n'étiez pas Polonois, M. le Comte,
aucune je dirois, aprésent, que vous seriez un François
passion des plus royalistes.

pour rien. LE COMTE POLONOIS.

la Reine Il faut être Royaliste, dites vous, pour par-
la ler d'après les apparences. Quand Lovis XVI
jamais n'auroit eu pour conseil que son auguste Reine &
en que digne épouse, elle seule étoit suffisante pour
les goûts suppléer à tout ceque sa majesté n'auroit pu
de son prévoir. Elle possède de si brillantes qualités,
tempérament que la France doit Benir, a jamais, le jour qui
est-ce la lui donna pour Dauphine. Princesse Magna-
ceux la nime sans ostentation; Vertueuse sans affectation;
aucun affable sans déguisement; charitable par bonté
autre d'ame; grande enfin dans tout cequ'elle fait,
dans tout cequ'elle dit, dans tout cequ'elle
pense, Lóvis XVI ne pouvoit manquer que
d'illustrer les commencemens de son regne: Mais
pour vous en convaincre d'avantage, je vous
rapporterai des faits qui vous empêcheront de
former à l'avenir le moindre doute.

LE

pour tous ceux qui ont vu de son âge

ne peuvent et ne peuvent pas
voir que ce qu'il ne pouvait pas
avoir

LE BARON Russe.

Je me rend M. le Comte, sitôt que vous me parlez de faits & de preuves. Je vois certainement combien je m'abusais, car vous me forcez de me rendre à toutes vos raisons; & je reconnois, maintenant, le tort que l'on a de se laisser aller au préjugé de l'enfance. Je me rappelle à ce moment que j'ai l'exemple d'une infinité de jeunes gens qui, ne promettant rien dans leur jeunesse, se sont développés à un certain âge; & sont devenus des prodiges. J'en ai vu d'autres qui, promettant beaucoup étant jeunes, se sont arrêtés tout à coup, & ont été ensuite de mauvais sujets. Nos conversations m'ont ouvert les yeux, je vous l'avoue, sur mes injustices passées contre l'humanité: Je ne saurois donc vous Exprimer, quelles sont les obligations que je vous ai présent. Vous me rendez au François que je voulois oublier. Leur Roi, leur Reine me ravissent; & si je pouvois Contribuer à leur félicité, je leur vouerois Bientôt ma vie si elle leur étoit nécessaire. Mais puisque vous

C

m'a-

34 LAVIE DE LOVIS XVI. ROI.

m'avez si fort dépersuadé, dites moi comment est composé le ministère? je crois que Louis XVI aura Bien fait du Changement dans sa cour.

je ne
sais qui
est elle
Dubarré
mais
Dubarré
long
de tant de temps
Madame Dubarré n'aura pas resté en France? Elle aura Bien sçu s'évader? Si elle n'en pas eu la précaution, on n'aura pas manqué de la renfermer avec son mari; & on a du dire Bien des fois? leur Regne est fini avec celui de Louis XV; ils ont Bien fait de profiter du temps.

LE COMTE POLONOIS.

Il n'y à pas encore eu grand Changement dans le ministère. Le Roi s'est fait innoculer, avec les Princes ses freres.

LE BARON RUSSE.

Quoi! le Roi s'est fait innoculer?

LE COMTE POLONOIS.

Oui, il s'est fait innoculer. Il y à des particularités, à ce sujet, qui le rendent encore plus grand que vous ne Penferiez. Comme plusieurs seigneurs ont été les victimes de leur zèle pour leur Roi, Louis XV, & qu'ils sont morts de la même maladie, Louis XVI n'a voulu pour le
gou-

gouverner, comme les Princes ses freres, que
des seigneurs qui eussent eu la petite vérole.
Il est guéri maintenant, & personne n'a éprouvé
le plus petit accident.

LE BARON RUSSE.

Que de respects vous m'inspirez pour Louis
XVI! qu'il est beau de voir, dans un jeune sou-
verain, autant de prévoyance & d'amour pour
ceux qui le servent!

LE COMTE POLONOIS.

Vous ferez Bien plus surpris encore. L'au-
guste Reine des françois à qui les charges &
dettes de l'état sont aussi sensibles qu'à son Au-
guste époux, ayant appris la mort d'un seigneur
françois, qui avoit 6-000 livres de pensions
de la cour, fut trouver le Roi, & lui dit?
Sire, vous gagnez aujour d'hui 6-000 livres
de rente. Comment dit le Roi? M..... est
mort: vous gagnez les 6000 livres de pension
qu'il avoit sur la cassette. Le Roi se retourna &
demanda à quelqu'un des seigneurs de sa cour,
si ce seigneur étoit riche & s'il laissoit à sa
veuve beaucoup d'enfants? On lui répondit
que oui. S'étant retourné du Côté de la Reine.

36 LAVIE DE LOVIS XVI. ROI

il lui repondit. Madame, je ne gagne Rien; ce seigneur laisse sa veuve avec plusieurs enfans; c'etoit un fidel serviteur; je donne à sa veuve la pension de son mari.

LE BARON RUSSE.

Ab! que de belles actions vous me rapportez. Vive Louis XVI! il méritoit de Régner. Quelles injustices ne lui a t-on pas toujours fait! mandit soit à jamais le prejuge sur l'enfance! si j'en ai été le partisan, j'avoue mon ignorance.

LE COMTE POLONOIS.

Pour en revenir maintenant à M^{me} du barré; le Roi s'est contenté de la faire mettre au couvent, ou il lui a permis de batir pour sa commodité; mais elle y fera pour le restant de ses jours. Son mari, qui n'est pourtant pas son mari, car il n'y à jamais eu de Consommation de mariage entre eux, s'est sauvé en suisse, où il vivra paisiblement s'il sçait y rester; quoiqu'au fond, s'il venoit en France, je crois que le Roi ne lui feroit jamais un fort malheureux. Si Mr. Dubaré s'est prêté au désir de Louis XV, il obéissoit à son Roi. S'il ne l'eut pas fait? un autre auroit pris sa place: ainsi je ne
le

DE FRANCE ET DE NAVARE. 37

le regarde que comme un prête nom au Roi deffunt. Il s'est présenté à léglise, il est vrai ; mais ce qui s'y fait, ce ne sont que des cérémonies, qui ne sont pas le mariage ; car tout mariage devient nul , si on ne l'a pas consommé.

LE BARON RUSSE.

Mr. Dubarré ne s'y fierait pas : si on l'a menacé, il craindra toujours d'être Renfermé.

LE COMTE POLONOIS.

Aureste, ce sont ses affaires. Il peut vivre aussi bien en suisse qu'en France ; il fera bien d'y rester pour ne pas courir les risques de M^{me} Dubarré ; mais j'augure qu'on ne lui feroit rien.

LE BARON RUSSE.

Laiſſons M. Dubarré en suisse, si vous le souhaitez, & dites moi quel Changement il y a eu dans le ministère ?

LE COMTE POLONOIS.

Il n'y a jusqu' à présent que le duc d'aiguillon de disgracié sans exil ; mais avec ordre de ne pas paroître à la cour.

C. 3

de l'avis l'on ne m'a mis
fait

LE

38 LAVIE DE LOVIS XVI. ROI

LE BARON RUSSE.

Je n'en doute pas. Il étoit le Bras droit de M^{me} Dubarré ; il n'étoit pas aimé des Princes, ni de la cour ; & si tout ce que l'on a dit de lui, par rapport aux affaires de Bretagne, est Certain, il ne devoit pas rester long temps après elle. Mais à propos de la cour, que dit on des Princes ? sont ils bien avec le Roi ?

LE COMTE POLONOIS.

Très bien. Le duc D'orleans jouë un Grand Rôle. Le Roi le consulte & l'écoute. *on peut*

Inger du dessein du Conduc

LE BARON RUSSE.

car en. le Duc d'Orleans c'est bon hom.

est honnête
homme
M. de Choiseul, ce gallant homme, le plus grand des Politiques qu'ait eu la France depuis le Grand Colbert, est il Rappelé ?

mais rien de plus.

LE COMTE POLONOIS.

Vous n'en devez pas douter. C'est lui qui avoit fait faire le mariage de la Reine regnante. Elle lui avoit fait même l'honneur de lui permettre de l'embrasser par reconnoissance ; vous devez Penser qu'il n'a pas été Oublié, sitôt que la Reine a pu le faire venir à la cour.

LE

LE BARON RUSSE.

Que dit on du parlement ?

LE COMTE POLONOIS.

Le duc D'orleans à présenté au Roi les re-
présentations des Princes. Le Roi les à accep-
tées avec Bonté, & il lui à répondu que sa
demande méritoit la plus mûre réflexion. C'est
tout ce que je puis vous dire pour le présent,
M. le Baron. Quand j'aurai d'autres nouvelles
je vous en ferai part avec plaisir.

* * * * *

* * * *

* * *

* *

*

D I A

DIALOGUE III.

A Varsovie Le 6 Août 1774.

INTERLOCUTEURS.

LE PRINCE BURLIABLED, LE COMTE
POLONOIS, LE BARON RUSSE.

LE BARON RUSSE.

Je puis à mon tour vous donner des nouvelles,
M. le Comte.

LE COMTE POLONOIS.

D'ou M. le Baron? de france, ou d'ailleurs?

LE BARON RUSSE.

De Londres. M. le Prince en à reçu le dernier Courier, de toutes relatives à notre sujet. Je lui ai fait part de nos deux Entretiens; il y à pris tant de plaisir, qu'il s'est amusé à les écrire; & il y a ajouté les Nouvelles qu'il a reçu, qui peuvent se reunir ensemble. Il est enchanté du Monarque François; de l'heureux caractère de la Reine qui ne se dement pas: il ma chargé de vous présenter ses Compliments, & de vous prier de l'instruire de ceque vous apprendrez pendant mon absence.

LE

DE FRANCE ET DE NAVARE. 41

LE COMTE POLONOIS.

Je suis très sensible à l'honnêteté de M. le Prince. Je ferai avec le plus grand plaisir ce qu'il me demande : vous pourrez l'en assurer, & lui faire agréer mes respects à la première vue. Mais, quelles sont vos Nouvelles, M. le Baron ?

LE BARON RUSSE.

Vous avez Bien ouï parler du gazetier cuirassé ; qui est un ouvrage Rempli d'impostures & d'infamies contre le feu Roi de France & ses ministres. L'auteur faisoit encore un autre ouvrage, auquel il donnoit le titre de *Lavie d'une personne dans un rang élevé, depuis L'age de treize ans jusqu' à ce jour*. On a dit pendant long temps que cet ouvrage alloit paroître, & point du tout, on l'a arrêté.

LE COMTE POLONOIS.

Oui j'ai vu le gazetier cuirassé ; il est assez mal écrit, car j'ai eu la curiosité de le lire. Il se déchaîne Beaucoup contre le ministère de France, surtout contre le duc d'Aiguillon, où plusieurs ont reconnu les dépositions des 90 témoins contre ce Seigneur, qui sont, suivant ce-

42 LAVIE DE LOVIS XVI. ROI.

que l'on m'écrivit dans le temps, les raisons pourquoi Lovis XV fit supprimer toute les procédures. Il n'y ménage pas non plus le Chancelier ; mais c'est bien comme vous dites un magasin d'impertinences.

LE BARON RUSSE.

Connoissez vous L'auteur ?

LE COMTE POLONOIS.

Non ? je n'ai jamais cherché à le connoître. Je le méprise même souverainement ; car je n'estime pas un homme qui, à la tête d'un avant propos, s'avouë un menteur. J'ai voulu d'abord lui prêter un peu d'humilité ; mais par ceque j'ai connu ensuite, j'ai vû qu'il avoit Raïson de dire *que dans les nouvelles qu'il donne au public, quelques unes, si elles ne sont pas vraies, sont tout au plus vraisemblables, & que dans le nombre il y en a même dont la fausseté est évidente.*

LE BARON RUSSE.

Pour moi qui le connois, je veux vous en entretenir. Il se nomme desmorande. Il à voulu se donner le titre de Chevalier ; mais on a connu qu'il n'étoit rien moins que de Condition,

tion. Il est cependant forti de Brâves gens du côté de la picardie, car on me l'a dit fils d'un procureur du Roi aux eaux & forest, si je ne me trompe. Quoiqu'il en soit, c'étoit un libertin famé, qui a échapé deux fois des prisons, & qui se trouvant dans la misère à Londres, où sont beaucoup de cerveaux brulés comme lui, Bretons & autres, il imagina de faire ce beau chef d'œuvre. Il lui reussit d'abord; il vendit son livre jusqu'à demi guinée; Mais quand on sut que c'étoit lui, car on donnoit cet ouvrage à un anglois, on méprisa le livre & l'auteur. Il s'est est bien vendu quelques exem-^{en les}plaires depuis; mais ce n'étoit plus à demi gui-^{rendant}née; il les avoit relachés à un quart, & en sui-^{justice}te on n'en voulut plus.

LE COMTE POLONOIS.

Ce livre me fût prêté, sans quoi je ne l'aurois pas acheté. Je suis ami du vrai, & non de la fausseté. Je doute que cet homme se fasse jamais estimer des anglois censés, & qu'il fasse même une fin heureuse.

LE BARON RUSSE.

Vous ferez donc surpris M. le Comte,
quand

44 LA VIE DE LOUIS XVI. ROI.

quand je vous apprendrai que cet homme a été plus heureux que sage. Il étoit obéré de dettes; Marié avec une angloise; devenu anglois, non pas de ces anglois censés, mais de ces anglois entousiastes de leur liberté, son second ouvrage dont je vous ai parlé cideffus, *la vie d'une personne dans un rang élève*, lui a vallu une pension viagère, & une gratification de cinq cent guinées.

LE COMTE POLONOIS.

Que me dites vous ! la chose n'est pas possible !

LE BARON RUSSE.

Elle est si possible, qu'il en jouit depuis quatre mois & elle lui est garantie par deux bons Banquiers de Londres, attachés à la banque d'Angleterre. Il faut vous dire qu'on avoit essayé de l'enlever, avant de s'y résoudre. On avoit envoyé de France deux émissaires pour en tenter la réussite; mais quelqu'un lui ayant fait peur au Café d'orange, dans le Hai marquet, il en prit ombrage; & des le lendemain on vit dans les papiers publics „ que le dit desmoran- „ de reclamoit la protection de la nation; que six „ personnes étoient à Londres pour l'enlever &c.”

LE

LE COMTE POLONOIS.

On auroit bien fait, si on l'eut pu ; car des gens de cette espèce sont de trop en tout pais. Je conviens que l'Angleterre est le repaire de tous les libertins de l'Europe, qui ne peuvent trouver un lieu de fureté en Allemagne, où en Hollande ; mais c'est un pais de liberté qui est tout dire.

LE BARON RUSSE.

Le coup manqué le Duc d'Aiguillon, qui, dit-on, avoit donné les ordres ; où envoyé les émissaires, lui fit faire des propositions par ces deux Banquiers. Ils ne purent pas d'abord s'accorder ; mais comme il tenoit bon, ils furent forcés de lui donner une gratification de cinq cent guinées, & de lui assurer une pension viagère de cent cinquante guinées par an.

LE COMTE POLOLOIS.

Il y a des hommes heureux, comme vous le dites ; un Galant homme n'auroit pas eu tant de Bonn heur.

LE BARON RUSSE.

Ne savez vous pas que, par où passe le lièvre,
le

46 LA VIE DE LOUIS XVI. ROI,

le chien Chasse ; il y a de ces événemens dans la vie, qui ne doivent surprendre personne.

LE COMTE POLONOIS.

Que savez vous de plus M. le Baron ?

LE BARON RUSSE.

Que Madame Dubarré , selon le bruit public , a cent cinquante mille Livres Sterlin de placés à la Banque de Londres ; & que c'est sur cette Somme Capitale , qu'est assurée la pension de desmorande.

LE COMTE POLONOIS.

Si cela est , cette Dame n'est pas malheureuse , & les Banquiers ne courent aucuns risques. Car autrement la Cour de France ne se prêteroit pas à dégager la parole des Banquiers de Londres.

LE BARON RUSSE.

Si on en veut croire le Bruit public à Londres , Madame Dubarré a d'autres sommes à la Banque de Venise & à celle de Hollande. Si cela est , elle a su imiter sa prédécesseurice , qui ne s'étoit pas oubliée ; car elle a laissé des parens fort riches : M. de Marig. ... en est l'exemple.

LE

LE COMTE POLONOIS.

Ce sont des Conjectures, qui sont vraisemblables il est vrai ; mais il en est en France comme ailleurs. C'est l'Histoire du pot au Beurre ; il en Reste toujours au fond & dans les allentours.

LE BARON RUSSE.

Comme je n'ai plus rien à vous apprendre, j'aurai maintenant du plaisir d'écouter ce que vous savez, M. le Comte.

LE COMTE POLONOIS.

Je vous dirai que M. de Vergennes succède à M. le Duc d'Aiguillon, pour les affaires étrangères ; & M. Demui est nommé secrétaire d'état au département de la guerre.

LE BARON RUSSE.

J'ai ouï parler de ces deux Seigneurs ; on en disoit beaucoup de bien quand j'étois à Paris.

LE COMTE POLONOIS.

M. de Vergennes étoit Ambassadeur en suède. Comme il a rempli sa place avec honneur, on espère qu'il n'occupera pas moins bien celle que

*pas tant
Seigneurs !
principaux
mais l'un
était
devenu
ministre
de Paris*

*mal à propos
et l'autre avait
été fort peu*

*labbé de la ville premier Louis et
autrefois de la ville*

48 LAVIE DE LOVIS XVI. ROI

*celle-ci
L'ami
il y
le commandant
et non
il n'y
pas
soudainement*

le Roi lui a donné. M. Demui étoit gouverneur de Lille en Flandre; c'est un bon Militaire, qui aimoit le Service & ceux qui servoient bien l'état. Il avoit déjà refusé, sous Lovis XV, la même dignité; mais l'acception qu'il en a fait sous Lovis XVI, fait l'éloge des deux; & quand même le Roi n'auroit jusqu'à présent que cette preuve d'estime & d'amour de M. Demui, elle seroit suffisante pour donner de lui les plus grandes espérances: Mais M. Demui a voulu se signaler lui aussi à son avènement au ministère (*).

LE BARON RUSSE.

Qu'à t-il fait? C'est du nouveau aparemment?

LE COMTE POLONOIS.

baron

Il a obtenu de sa Majesté qu'il n'y auroit plus que le Mérite de Recompensé. La cabale, la flatterie, les passedroits ne déshonoreront pas le Regne de Lovis XVI. Un Roi de France n'a qu'une parole; si le mérite est Recompensé, on ne

(*) En France, ceux qui ont le département de la guerre, de la marine, ou des affaires étrangères ne sont Ministres qu'après avoir occupé la place pendant deux ans; mais on peut bien anticiper ces deux années pour les dignes Personnages qui occupent ces places sous Lovis XVI: leur mérite est assez connu.

ne verra plus que des Officiers Brâves, occuper dignement les emplois qui leurs seront confiés. Ce ne fera plus cette injustice criante qui faisoit préférer la Naissance à la Bravoure. Il sembloit que de jeunes Rois devoient donner de ces exemples d'équité & de justice à l'Europe, & que ces exemples devoient commencer dans la famille des Bourbons & de leurs alliés par le sang. L'empereur à été le Premier; le Roi de Sardaigne l'a suivi; Lovis XVI en a reconnu la verité & les avantages: il est à croire que les autres souverains de l'Europe en feront de même, car il n'y a que du plaisir à faire le bien.

LE BARON RUSSE.

Je ne ferai plus d'helas, M. le Comte. Rien ne me surprendra plus de Lovis XVI. Je vois une succession si prompte d'améliorations dans ses Etats, qu'il est à croire qu'il va continuer; & qu'autant qu'il y aura d'abus à Réformer, autant tâchera t-il de les annéantir. Que vous êtes heureux o peuples François, de voir succéder à Lovis XV, aqui vous avies donné à si juste titre celui de bien aimé, un successeur qui fera ceque son ayeul ne pouvoit faire dans les circonstances facheuses où il s'est trouvé! & vous o Peuples qui habitez le vaste univers; qui

jugez si Légèrement les Rois ; sachez qu'il n'est pas possible à un Monarque de rectifier pendant sa vie, tous les abus qui naissent avec les années dans son royaume ! l'esprit n'est pas le même après soixante ans qu'à vingt-cinq & trente ? il se mûrit de trente à quarante cinq ; il se soutient depuis quarante cinq jusqu'à cinquante, & quelquesfois jusqu'à soixante ; mais après soixante il d'écline. Considérez le siècle de Lovis XIV ? Que de belles choses n'a-t-il pas fait ! Mais que n'a-t-il pas laissé à faire à Lovis XV ! L'un comme l'autre, ils ont eu un commencement de Regne heureux, & la fin en a été désagréable. Lovis XIV, ne put jamais calmer les dissensions dans l'église sur la fin de son Regne ; Lovis XV n'a eu qu'à parler : on lui a obéi. On attribue cet événement ; direz vous, à la destruction des Jésuites dans le monde entier ? quoiqu'il en soit ; sa fermeté à y forcer la cour de Rome, avec les Rois d'Espagne & de Portugal, a opéré ce grand bien, auquel il en succedera peut-être un autre, qui seroit plus salutaire, & que tous les vrais chrétiens désirent : leur reunion dans une même Eglise. Lovis XVI, doit Parachever ceque son ayeul a commencé, la rectification de la justice dans les Etats, & faire revivre l'Ordonnan-

*Dites
histoire*

nance de Lovis XIV, en détruisant cet hidre (la chicane) ce fleau des familles qui crie vengeance; il le fera, foyez en assuré: j'oserois vous en garantir l'événement avant qu'il soit long temps, si vous en doutiez.

LE COMTE POLONOIS.

Je vous admire M. le Baron! De censeur des François & de leur Roi, vous en devenez le mentor. Vous vous mêlez de leur donner des avis comme à tout l'univers. D'homme incrédule, d'homme incertain, vous devenez tout de suite l'égislateur, conseil; qui plus est, vous assurez les heureuses dispositions de Lovis XVI: j'espère moi aussi, qu'il ne se departira pas de ses glorieuses résolutions; je le souhaite & le désire bien sincèrement pour cette heureuse nation, qui sait si bien compatir au sort des malheureux.

LE BARON Russe.

Je le dois, M. le Comte, aux heureuses leçons qu'il vous a plu me donner dans les cours entretiens que nous avons eu ensemble. Vous êtes un si beau modèle à imiter, que je m'estimerois heureux si je pouvois copier mon original; mais ce que je me glorifie, c'est de savoir lui rendre justice.

52 LAVIE DE LOVIS XVI. ROI.

LE COMTE POLONOIS.

le Royne
homme
capable a certain
egant, ma-tou
distait Trêve de Complimens, M. le Baron. J'ai pour derniere nouvelle à vous apprendre que le ministre de la marine n'est plus; que le Roi lui a fait suivre son ami M. le Duc d'Aiguillon, avec qui il étoit trop étroitement lié.

LE BARON RUSSE.

Mais, qui le remplace?

LE COMTE POLONOIS.

assure
encore
un
accompli
troupe C'est M. Turgot intendant de Limoges, homme d'esprit, génie profond qui m'est très connu. La place ne pouvoit être mieux occupée dans l'état ou est la marine en France. Sans vouloir desapprouver ce que M. de Boisne a fait sous Lovis XV, M. Turgot fera sous Lovis XVI, ce que M. de Boisne avoit tenté; mais ce que je puis dire à la louange de ce dernier, c'est que la marine se trouvera toujours bien de son administration; & quand il n'auroit que multé les Officiers de la marine royale, dont la plupart étoient trop vains, ignares & orgueilleux, il a rendu un grand service à l'état. Un plumet à un Marin, à Bord d'un vaisseau, est déplacé. La mer ne peut souffrir de petits maîtres.

tres : Elle aime des Corps robustes & vigoureux pour lûter avec ses flots. Elle en impose si fort à ces petites figures efféminées, qu'elle les oblige de se réfugier dans leur chambre, ou de se précipiter dans la calle pour laisser gouverner l'équipage quand elle est en courroux. Ce que j'ai même observé, c'est que je n'ai point vu dans l'histoire que les flottes Angloises & Hollandoises aient tant essuyé de tempêtes que les flottes Françoises & Espagnolles. J'augure que ce sont les Officiers de marine, de l'une & l'autre nation, contre qui la Mer se met plus facilement en colère; car elle ne peut supporter de fanfaronades. La Terre & l'Eau sont deux éléments contraires, mais qui chacun aiment des gens du métier pour être sillonnés & traversés. Le bon l'aboureur se fait connoître à sa façon de l'abourer & semer; de même le bon Marin se fait distinguer dans sa façon de bien gouverner son navire, & de faire de courts voyages. Il y a des prix accordés dans l'un & l'autre métier : ainsi la marine de France a besoin de bons Officiers de marine pour contenter l'élément qui s'est toujours trouvé outragé de la plupart des Officiers de marine Françoises; & on ne parviendra jamais à les rendre parfaits, qu'en les disciplinant à l'angloise.

LE BARON RUSSE.

Je puis donc à mon tours, M. le Comte, vous demander ou vous avez connu la marine? je fai que vous avez beaucoup voyagé, beaucoup vû & lu; mais je ne croyois pas qu'un Polonois, au milieu des forets du nord, put raisonner marine comme vous le faites.

LE COMTE POLONOIS.

Le bon sens nous guide dans tout. Je vous avouerai que j'ai été toujours fort curieux d'apprendre de tout un peu. J'ai resté asses long temps en France & en Angleterre pour connoître l'une & l'autre nation; c'est pourquoi j'en parle, quoique ceque j'en ai dit, est encore bien peu de chose. Je vous souhaite le bon soir M. le Baron; mes respect à M. le Prince; vous pouvez l'assurer que si j'ai des nouvelles dignes de sa Curiosité, je lui en ferai part.

LE BARON RUSSE.

Je vous remercie, M. le Comte. Je ne manquerai pas de m'acquiter de votre commission auprès de M. le Prince: veuillez toujours me conserver un peu de part dans votre ressouvenir.

LE COMTE POLONOIS.

Vous n'y ferez jamais oublié, M. le Baron. Vous ferez toujours le bien venu, quand il vous plaira de venir me voir.

LE BARON RUSSE.

Puisque vous me le permettez, M. le Comte, je profiterai de la permission que vous voulez bien m'accorder.

I.^{re} L E T T R E.

De M. le Comte de RICHISBERWISH.

à M. LE PRINCE DE BURLIABLED.

SERENISSIME PRINCE.

Vous aurez appris par M. le Baron de Greslau, les dernières nouvelles que j'ai reçu de France. Il m'a fait un sensible plaisir de me donner celles que vous avez eu d'Angleterre; mais si les nouvelles m'ont flatté, j'ai été enchanté de la précision de M. le Baron à me les rendre. J'ai laissé passer deux couriers pour avoir plus de choses à vous dire. Le premier me prévenoit que M. le Duc d'Orleans avoit présenté au Roi une mémoire touchant la rentrée du Parlement, & que le Roi l'avoit donné

au Chancelier pour y repondre. Que le Chancelier y avoit répondu; & que ceci pronostiquoit quelques événements prochains. Les Princes du Sang refusent d'assister aux obsèques du feu Roi, par cequ'ils ne veulent pas reconnoître, le nouveau Parlement. Le Roi en a paru offensé. On dit que les Princes d'Orleans & de Chartres ne paroissent plus à la cour; que le Prince de Condé, assistera aux obsèques à St. Denis, non en qualité de Prince du Sang, mais en sa qualité de grand maitre de la maison du Roi.

La seconde lettre me dit, que la cérémonie s'est faite le 27 Juillet dernier; que les Princes n'y ont point assisté; & qu'il n'y a paru que le Prince de Condé en sa qualite de grand maitre. Le Comte de la Marche qui s'étoit montré parlementaire sous le feu Roi, ou pour mieux dire, qui n'avoit pas voulu déplaire à Lovis XV, n'y a pas non plus été; de sorte que voila tous les Princes réunis. On assure cependant que les Princes d'Orleans & de Chartres se sont depuis reconciliés avec Lovis XVI, & que Madame la Duchesse de Chartres est à Compiègne; que le Duc d'Orleans a eu une entrevue avec le Roi; & qu'ils se sont rencontrés l'un & l'autre en chassant dans la forest de Compiègne. Tout se
con-

confirme par les deux lettres; & il est à croire, qu'avant qu'il soit peu, il y aura quelques autres choses de nouveau. Cette réconciliation des Princes avec le Roi l'annonce: si je ne vois pas M. le Baron de Greslau dans peu, je me ferai un vrai plaisir de vous en instruire.

J'oubliois de vous annoncer que M. Turgot va faire un voyage, ces vacances, dans tous les ports de mer, pour connoître par lui même en quel état est la marine. Il n'est pas possible de voir un commencement de Regne plus glorieux, & qui fournisse autant d'événements que celui de Louis XVI. Le mois ne finira seurement pas sans que nous ne voyons une décision générale: Je l'augure, & je ne crois pas me tromper.

Je suis avec Respect,

MONSIEUR,

Votre très Humble & très obéissant
Serviteur

LE COMTE DE RIBERSWISH.

A Varsovie Le 20 Août 1774.

*beaucoup de gens ont juré avec raison
qu'il fallait rappeler d'abord le Parlement
après la mort du Roy, ou ne le pas
rappeler.*

Réponse de M. le Prince de BURLIABLED.

à M. LE COMTE DE RICHISBERWICH.

M O N S I E U R ,

J'ai reçu avec un plaisir sensible les nouvelles qu'il vous a plu me donner, de tout ce qui s'est passé d'intéressant à la cour de France. Je suis enchanté de la manière dont se comporte le jeune Monarque. J'entrevois déjà dans ce jeune Roi, une Politique qui me fait bien augurer de son règne ; Dieu veuille le lui rendre aussi long que celui de ses prédécesseurs. Si on a du plaisir à désirer de vivre, par la difficulté de pouvoir pénétrer dans l'avenir de cette éternité qui nous est inconnue, j'en aurai un bien grand d'apprendre la continuité des belles actions de Louis XVI. Je ne suis pas son sujet ; mais je l'aime autant que si j'étois François. Louis XIV & Louis XV, sont deux grands modèles d'exemple pour lui. Que de faits mémorables ne se sont pas passés pendant leurs Règnes ! L'encouragement des arts dans l'un, la paix donnée à l'église dans l'autre, sont de ces événemens dignes des Illustres Rejettons de la famille des Bourbons. Vous avez bien Raison de dire que
la

la vie d'un homme est trop courte, pourque, pendant son règne, il puisse détruire tous les abus qui sont dans tous les États, & qui naissent chaque jour. Je me rappelle toujours avec plaisir ces belles paroles sorties de la bouche d'Henri IV de glorieuse mémoire, *qu'il vouloit un jour que le plus pauvre de ses sujet put mettre tous les dimanches sa Poule au pot.* Mais que je vois de force dans cette expression ! Elle marquoit toute, l'effusion de cœur du grand Prince qui proféroit ces paroles ; mais plus j'y réfléchis, plus j'y vois de difficulté. Je dirai plus, j'y trouve une impossibilité morale & physique, en considérant ce qu'ont été les choses depuis que le monde est monde, & ce qu'elles seront pendant qu'il durera. Je souhaite sincèrement que les François ne veuillent pas exiger de Louis XVI l'exécution de la promesse de son ayeul. J'oserois dire qu'il y auroit de l'absurdité, par ceque les pauvres sont aussi nécessaire que les Riches dans un État ; & que, si par un supposé qui n'est pas faisable, il étoit possible que tous les hommes d'un royaume pussent mettre leur poule au pot, ils seroient bientôt tous pauvres. La mollesse ne les laisseroit pas tranquilles ; elle les atterreroit tous, & ils n'en feroient que plus misérables : les gens d'esprit ne

le

60 LAVIE DE LOVIS XVI. ROI

prenneut pas auffi à la Lettre le désir de ce Bon Roi Henri IV. Je ne finirois pas M. le Comte, si je voulois répondre à toutes les réflexions que vous me faites naître par l'énergie des vôtres. Je dois pourtant vous féliciter d'avoir métamorphosé M. le Baron de Greslau en Politique & Philosophe: Vous êtes un homme admirable. Il faut rendre justice, il est vrai, aux habitans du nord; s'ils péchent, c'est plutôt par ignorance que par malice. Adieu M. le Comte: faites part à M. le Baron des nouvelles que vous aurez reçu: vous me ferez un sensible plaisir; car je suis impatient de savoir le dénouement de tout ceque j'ai appris par votre canal. Croyez moi sur toutes choses votre sincère ami.

M O N S I E U R,

Le Prince de

BURLIABLED.

A Novogrood le 10 Aoust 1774.



D I A-

DIALOGUE IV.

À Varsovie Le 5 Septembre 1774.

INTERLOCUTEURS.

LE COMTE POLONOIS, LE BARON RUSSE.

LE BARON RUSSE.

Je vous souhaite le bon jour M. le Comte. Je m'y prends le matin pour avoir plus de temps à parler avec vous, si toutes fois vous n'avez pas d'affaires & que vous vouliez me le permettre?

LE COMTE POLONOIS.

Soyez le bien venu, M. le Baron: le Hazard se Rencontre à merveille. J'ai toute la journée à moi; & pour vous marquer le plaisir que vous me faites, c'est que nous dînerons ensemble.

LE

62 LAVIE DE LOVIS XVI. ROI

LE BARON RUSSE.

J'accepte sans Compliment votre honnêteté, M. le Comte. Je suis porteur d'une lettre de M. le Prince, qui a été enchanté de celle que vous lui avez écrit. Il lui tarde bien, comme à moi, de favoir la solution de toutes les affaires de la cour de France.

LE COMTE POLONOIS.

Après avoir lu sa Lettre.

M. le Prince est bien bon ; Il me fait plus de graces que je ne mérite ; & vous arivez fort à propos. Les dernieres nouvelles que j'ai reçu, sont des plus agréables & des plus intéressantes : C'est le denouëment de toutes nos conjectures. Loyis XV^e, a Ballayé sa Cour. Plus de Chancelier ; plus de Controlleur général ; le Parlement est rappelé, ou de moins 47 Lettres de rappel envoyées. M. Hue de Mirosmenil, ancien premier président du Parlement de Rouen, est nommé garde des sceaux. C'est le Magistrat qui a été le plus ferme de tous les parlementaires du Royaume, lors de ce code broché de maupeou, qui causa leur exil & cassation. On connoit à cette élection la fermeté du

*cei est
gacron
dun
Aropeur*

du Duc d'Orleans & le plaisir du Roi à suivre ses conseils. On fera le Service des nouveaux Parlements à la St. Martin prochaine ; car ils sont déjà morts à leurs charges ; & les anciens les remplaceront. Si la chose n'a pas eu lieu avant la fin de la séance , c'est que le Roi , par amour pour ses peuples , n'a pas voulu causer d'interruption dans les tribunaux : Trait de politique la plus consommée pour un jeune Monarque , qui a préféré se Brouiller , pour quelques instans , avec les Princes de sa maison , ceux de sa Famille , & avec la Reine même qu'il adore , plutôt que de faire connoître ses volontés. Quelle fermeté ! Quelle prudence , & Quelles espérances flattées pour ses sujets ! M. Turgot , est nommé Contrôleur Général. Le Roi en fait si grand cas , qu'il a accepté de lui un nouveau plan d'administration de ses finances. M. de Sartine , est ministre de la marine ; cet homme unique ; le Phénix de tous les Lieutenants de police qu'ait eu jusqu'à ce jourd'hui la France dans sa capitale , quoiqu'il soit espagnol & étranger à la nation. Cet homme judicieux qui a plus fait que tous ses prédécesseurs ensemble , en sachant se conserver l'amitié des grands , pendant que les autres se les étoient tous mis à dos. Le Sauveur de Paris , par la bonne Police qu'il

64 LAVIE DE LOVIS XVI. ROI,

qu'il y avoit établi, en châtiant & corrigeant les mutins, les étourdis, les Libertins dont les capitales sont ordinairement remplies, & qui avoient toujours infesté cette grande ville. Cet homme si prudent, qu'il se divinisoit chaque jours, Parcequ'il ne se faisoit rien dans Paris qu'il ne le fût 24 heures après. Cet homme, qui en donna une preuve si grande à l'exchancelier d'apresent, lorsqu'il l'envoya chercher pour lui reprocher qu'il ne faisoit pas la police, acause de tous les placards indécens qu'on ne cessoit d'appliquer aux portes & aux murs de Paris, quand il installa le nouveau Parlement. Vous ne faites par la Police M. de Sartine lui dit le chancelier? Je la fais M^{gneur} lui répondit M.

on écrit
au chancelier
Trouvez
mais
à Paris
on ne
l'appelle
de même
par
juste
son frère

de Sartine: rien ne m'échappe. — Mais je n'entend parler que de placards Affichés; Si vous y veilliez il n'auroient pas lieu? — j'en sache guère qu'il s'en applique que je ne fasse arrêter les coupables. Au sur plus, M^{gneur}, il me faudroit autant de monde qu'il y a, en quelques facons, d'âmes dans Paris pour y suffire. Mais quelques placards affichés ne sont pas une preuve que je ne remplisse pas mes devoirs. Je sçai si bien ce qui se passe, c'est que vous M^{gneur}, vous soupates, hier soir, avec quatre Jesuites, & que: ainsi vous voyez que rien ne m'échape. Le Chancelier qui

qui ne s'attendoit pas qu'étant la seconde personne du Royaume, on le poliçat comme le plus simple particulier, par cequ'il n'auroit pas voulu qu'on eut su que des jésuites étoient ses conseils, dit alors à M. le Lieutenant de police; *hé bien Monsieur ! Veillez donc toujours, comme vous faites, à la seureté de Paris, & tâchez d'empêcher qu'on n'applique plus de placards.* M. de Sartiné se retira, & il laissa le Chancelier pénétré qu'il faisoit bien son devoir.

On dit plus. M. de la Chalottais est rappelé du Chateau de Loches où il étoit renfermé, avec permission de se retirer où il voudra. On lui prépare un hôtel à Paris, & on le regarde dans le Royaume, le premier des Martirs de la bonne justice & du vrai patriotisme. Comme les dispositions de Louis XVI, & la retraite du Duc d'Aiguillon de la Cour ont causé la plus grande fermentation dans la tête des Bretons, qui l'ont quelques fois trop chaudes, M. le Duc de Penthièvre doit aller y tenir les Etats, le mois d'Octobre prochain, en sa qualité de Gouverneur de la Bretagne. Enfin les François sont au comble de leurs vœux. On ne scauroit exprimer leur joie, me dit mon ami. Je la partage de grand cœur avec eux; car j'en vois de fait, plus que je ne pouvois me figurer en aussi

66 LA VIE DE LOUIS XVI. ROI

peu de temps, quoique je m'attendisse à quelques grands événements.

LE BARON RUSSE.

Vous avez raison d'être étonné, M. le Comte; je ne le suis pas moins que vous; & M. le Prince le fera autant. Que je me félicite d'avoir autant de nouvelles à lui porter! il finira sa relation, qu'il désiroit tant de pouvoir publier, par l'amour singulier qu'il a pour le Monarque François. Mais il me semble qu'on vous marque quelques autres Particularités au sujet de ces heureuses révolutions pour la France?

LE COMTE POLONOIS.

Oui, il y en a plusieurs. Les premières regardent le Chancelier; les secondes M. de Sartine; les troisiemes M. Turgot, Nouveau Contrôleur Général; les Quatriemes, L'abbé Terrai; les Cinquiemes, le Duc d'Aiguillon; les dernières, enfin, tout l'ancien Ministère en Général.

LE BARON RUSSE.

Je vous Demanderois bien que nous commençassions par les dernières, qui regardent tout l'ancien ministère; car je suis si prévenu pour les François actuellement, que je crois qu'ils
au

auront dit quelques bons mots à ce sujet, qui doivent intéresser la curiosité des étrangers.

LE COMTE POLONOIS.

Je ne vous en dirai aucuns qui me soient Parvenues de Paris. Le peuple paroît si content & si satisfait, qu'il ne regarde, qu'avec indignation, ceux qui viennent d'être déplacés, en exaltant le digne choix de Lovis XVI dans ses nouveaux Ministres. Il n'y a qu'un mauvais plaisant qui, dans la gazette de Leide, a osé traiter la journée du 24 Août, *La St. Barthélémi des Ministres de France*; apostrophe aussi absurde que mal imaginée, par ce qu'il n'y a aucune comparaison entre ces deux événements, si ce n'est qu'ils ont eu lieu le même jour. Ils sont même si différens, que l'un ne fut enfanté que par le fanatisme qui avoit aigri les deux partis, & dont le plus foible en fut la victime, & l'autre ne marque que la plus grande Clémence du Souverain François, son équité & sa justice qu'il avoit promis à ses peuples avenir dans la réponse qu'il fit à son precepteur, *je serai Roi la Sévère*; justice que la nation & les Princes de son sang reclamoient. Si je rappelle encore à tout l'univers ces belles paroles qu'on avoit voulu empoisonner, parcequ'on s'aveugloit sur les circon-

stances qu'on ne vouloit pas envisager, je ne puis aussi que Blâmer le ridicule de celui qui regarde le renvoi du Chancelier & du Contrôleur Général, la *St. Barthélémi des Ministres de France*. Le Duc d'Aiguillon & M. de Boisne avoient précédés de long-temps ces derniers par leur retraite; & les 47 Lettres de rappel envoyées aux membres du parlement exilés, n'étoient au contraire, que des marques de la plus grande justice de Lovis XVI, qui remettoit à ses peuple ses anciens juges, qu'ils désiroient avec tant d'ardeur.

Si on eut dit que Lovis XVI, avoit donné à l'ancien ministère, le *vade in Pace*, l'idée auroit été plus juste & plus analogue à la Clémence du Souverain François, qui n'a seulement pas voulu qu'il fut parlé d'exil dans le renvoi qu'il fit cidevant du Duc d'Aiguillon & de M. de Boines, comme il s'expliqua si bien lui même, en leur faisant signifier de ne plus reparoître à la Cour & de se retirer où bon leur sembleroit; mais c'est un fanatique qui a parlé, ou un François qui auroit mérité chatiment avant de passer à Leide: la chose choque donc trop le bon sens pour s'y arrêter d'avantage.

LE BARON Russe.

Vous avez Raïson, M. le Comte; vous Rendez justice à Lovis XVI; au lieu que la satire de ce mauvais plaïfant, est aussi ridicule que déplacée. Laissons la satire & son original, puisque le vous voulez, & entretenons nous du Chancelier. Que dit on de cet ancien magistrat?

LE COMTE POLONOIS.

J'amaï personne disgraciée n'a été si généralement moins plainte. Il ne lui reste d'amis que ses créatures; & encore les perd il chaque jour, je suis persuadé. On s'attache à ces grands Personnages tant que la faveur leur rit, & autant qu'ils rendent service à ceux qui veulent leur accorder un peu d'amitié. Sont ils dans le malheur? on les abandonne, ou ne peut plus les souffrir. Paris est si déchainé contre lui, & si outré de la pompe menaçante avec laquelle il installa le nouveau Parlement, après avoir été le moteur de la disgrâce de l'ancien, qu'on le lapideroit s'il osoit s'y présenter; on a même pensé l'assaffiner en se retirant à sa terre de Roucherolles, en Normandie. Si la populace fut tranquille, lors de ces événements, c'est qu'elle avoit des griefs contre l'ancien Parlement, qui fut trop partial dans la fixation du prix des

20 LAVIE DE LOVIS XVI. ROI

Grains qui, au lieu d'être fixés, à 12 livres le quintal, pour la sortie du Royaume, n'auroient du être qu'à 8 ou 9 livres, tout au plus. On leur reprochoit encore cette lenteur dans la justice, cette tolérance dans l'avidité des procureurs, & la cupidité même de quelques uns des leurs, comme la question a été agitée discutée & prouvée; c'est pourquoi Lovis XV, avoit aboli la vénalité des charges, & accordé des pensions aux Juges; mais Lovis XVI, en réintégrant ses Parlemens, saura bien obvier à tous les abus. Ce grand Monarque a dans Son Garde des Sceaux, & dans son nouveau Contrôleur Général, deux exparlementaires aussi justes que sévères dans tout ce qui regarde l'équité & la justice. Il saura bien faire une assemblée de deux députés de chacun de ses Parlemens, répandus dans le Royaume, pour faire des loix de justice Générales, & détruire, dans une partie de la France, les abus de juger sur la forme, quoiqu'on ait droit dans le fond. Comme un autre Salomon, il saura rectifier les loix de son Royaume, pour assurer plutôt par là le bonheur à ses peuples, que de vouloir faire mettre la *poule au pot* à tous ses sujets. Lovis XVI enfin, à qui on a déjà accordé le nom de *bien faisant*, méritera aussi celui de *juste*, titre plus glo-

glorieux, plus magnanime, & qui est celui que tous les Rois devroient préférer.

LE BARON Russe.

Pour le coup, M. le Comte, si Louis XVI fait ce que vous dites, malgré la prévention que j'ai déjà pour lui, vous avez raison de dire qu'il sera appelé Louis le juste.

LE COMTE Polonois.

Quoi ! vous imaginez vous, qu'il s'arrêtera là ? vous vous trompez fort. Ses Finances seront l'objet, encore, de sa plus grande attention. Il est trop prévenu contre les Fermiers Généraux pour se fixer à la Magistrature : c'est une autre justice qu'il doit à ses peuples. Vous ne sauriez vous imaginer quel est le despotisme des fermiers Généraux en France. Le nouveau plan d'administration qu'à présente au Roi M. Turgot & qu'il a accepté, est un achheminement à la destruction des fermes. Ce Magistrat avoit travaillé à la rédaction d'un cadastre, qui étoit une maniere d'imposer, pour détruire cette multiplicité de perceptions d'impôts sous différens noms qu'on vouloit simplifier, afin de n'en faire qu'un très petit nombre ; & on évitoit

beaucoup de frais de régies & d'accessaires, que la façon de percevoir les impôts, aujourd'hui, occasionne. Il étoit question ensuite de détruire & anéantir les Fermiers Généraux de nos jours, pour arrêter tous les Brigandages & les atrocités qui se commettent dans leurs Bureaux. On vouloit que le Commerce fut libre dans l'intérieur du Royaume, pendant que l'avidité de ces mercenaires, par succession des temps, en profitant des besoins d'argent qu'avoient les Rois de France, leur avoit fait inventer une perception diabolique sur les marchandises qui passoient de Province à Province, quoiqu'elles eussent déjà payé les droits à l'entrée du Royaume. Jugez maintenant par ce foible tableau, ce que Louis XVI fera avec son Contrôleur Général qui est déjà si bien instruit, & qui ne tend qu'à s'immortaliser en France, au lieu de marcher sur les traces de la plus part de ceux qui l'ont précédé. Comme je l'ai connu à Paris, & que ses amis me l'ont encore mieux fait connoître, je vais vous en faire le portrait.

C'est un Bel homme. De riche taille; d'environ 5 pied 7 à 8 pouces, qui a une physionomie très spirituelle. Philosophe, naturaliste, & connoissant la finance comme personne. Garçon,

ner

*Robin
Sam
Dante*
*les ouvrages
Bouffier
Sed selon toujours*

ner sa liberté. Homme d'étude & de génie, qui ne se plaît qu'au travail. Un homme enfin qui est infatigable & qui réunit à toutes ces qualités, une probité des plus grandes. Sans ambition, quoiqu'il soit aujourd'hui Contrôleur Général. Il vient même d'en donner une preuve en quittant le département de la marine pour celui qu'il a pris, par ce qu'en deux ans il auroit eu la qualité de ministre, au lieu qu'en restant Contrôleur Général, il ne pouvoit être que Secrétaire d'Etat. Mais Louis XVI, toujours juste, n'a pas voulu qu'un acte de générosité aussi belle, & une action aussi patriotique ne fut pas récompensée. Quoique Contrôleur Général il lui a fait donner des Lettres de ministre; Qu'el plus Bel éloge pouvoit faire Louis XVI de M. Turgot! Non, il ne pouvoit jamais se flatter de recevoir de son Roi une preuve plus signalée de son amitié: aussi l'action honnore-t-elle autant le Souverain que le sujet. Mais où M. Turgot a encore Manifesté son peu d'ambition? On lui a proposé mainte fois de quitter son intendance de Limoges, pour passer dans une Généralité plus lucrative? il n'a jamais voulu en accepter aucune. Il se trouvoit comptant de la place qu'il occupoit, sans en désirer une plus avantageuse: Voilà l'homme; jugez en maintenant M. le Ba-

mais
l'on n'a
pas
de Lettres
de
ministre

un autre
sans doute
car par
le mot

aucun,

il semblerait

qu'il n'aurait pas

voulu de la même

74 LAVIE DE LOVIS XVI. ROI

ron. Je ne vous le farde point ; mais je doute que personne , en france , eut été plus digne & plus capable d'occuper la place qu'il à choisi : & je dis que ce sont des hommes de cette trempe , que l'on devroit toujours chercher , pour occuper les Premières Places dans un Etat ,

LE BARON RUSSE.

Sur le tableau que vous me présentez de M. Turgot , je ne puis , M. le Comte , qu'en admirer les coups de pinceau , & estimer la France d'avoir un si digne homme à la tête de ses finances. Je ne suis pas surpris , si Louis XVI l'a trouvé à 100 lieues de Paris ; car je crois que Limoges en est aussi éloigné suivant la Carte. Il est vrai que les hommes de mérite ne se perdent jamais ; mais vous me dites le Connoître ? vous connoit il lui aussi ? vous remettroit il , s'il vous voioit , M. le Comte ?

LE COMTE POLONOIS.

Je crois qu'il me remettroit , quoiqu'il y a déjà quelques années que nous nous sommes perdus de vue ; mais je ne puis m'empêcher de rendre justice à la vérité.

LE BARON RUSSE.

Vos amis vous sont chers , M. le Comte. Si je n'étois pas le vôtre , comme vous m'avez accordé cette faveur , je rechercherois avec empressement votre amitié.

LE COMTE POLONOIS.

Vous êtes fort honnête, M. le Baron ; Mais je n'étois ni ami , ni ennemi de M. Turgot. Si je vous le représente tel je le fais , c'est que je le Pense.

LE BARON RUSSE.

Sans vous flatter , vous faites votre éloge , M. le Comte. Vos sentimens me sont assez connus pour vous rendre cette justice ; & qui vous connoitra ne pourra se refuser à exalter cette Grandeur d'âme qui vous Caractérise.

LE COMTE POLONOIS.

Nous ne finirions pas dans les complimens, *très*
à ce que je m'apperçois , M. le Baron. Comme *agréables*
vous ne cesseriez d'en faire , je vais vous entre-
tenir de M. de Sartine.

LE BARON RUSSE.

Ce sera comme il vous plaira , M. le Comte ;
mais mon silence parlera pour moi. Je vous ai
trop

trop d'obligations , de m'avoir ouvert les yeux sur moi même ; je me trouve si changé depuis nos entretiens , que je ne puis m'empêcher de vous dire que je me fai bon gré de m'être abusé sur le Comte de Louis XVI. Vous m'avez rendu un si grand service , que si j'ai été injuste envers ce glorieux Monarque , je veux que tout le monde le sache , & qu'il apprenne que je fai aprésent lui rendre la justice qu'il mérite.

LE COMTE POLONOIS.

et mon
de
complimens Cessons donc nos Complimens , je vous prie. Vous rendez justice à Louis XVI , comme je crois que tout le monde la lui rend actuellement. & vous M. le Baron , vous êtes ce que vous étiez ; plus instruit , à la verité , sur le compte des François ; mais vous le ferez encore d'avantage quand vous connoîtrez M. de Sartine , qui quoique étranger à la France fait l'éloge de la nation , par ce qu'il est devenu ce qu'il est , en fréquentant la Cour , & ce peuple admirable , quand il veut l'être.





DESCRIPTION.

*De L'ancienne Police de Paris, & de l'état où
M. de Sartines l'a Laissee en devenant
MINISTRE de la MARINE.*

La Police de Paris étoit avant M. de Sartine dans une espèce d'enfance, que je vous comparerai à cette Police que l'on fait par tout ; où l'essentiel est négligé, & où la plus grande Partie des bonnes choses sont omises : Paris étoit donc dans la plus triste situation. On n'entendoit parler que de meurtres & d'affassinats toutes les nuits. Les soldats aux gardes qui remplissoient les maisons des Femmes du monde, où qui y étoient cachés, tuoient, & égorgeoient impunément tous ceux qui osoient se risquer la nuit ches ces Femmes. Les libertins infestoient les Ruës, & Personne n'étoit à l'abri des insultes de ces Carillonneurs, ou de ces étourdis. Les Voleurs, les filoux étoient épars dans Paris. On n'entendoit Parler que de maisons volées, de Montres, & autres Bijoux pris, ou enlevés. Les Filles sages n'y étoient pas en sûreté. On y violoit impunément les Filles & les Femmes, & on ne pouvoit découvrir fort sou-
vent

vent les Coupables : Enfin quoiqu'il y eut un Guët à pied, & un Guët à cheval, on ne pouvoit empêcher tous ces Brigandages. Nottez même que quelques fois les Soldats, du Guët, étoient les Voleurs & les Fripons.

A peine M. de Sartine a-t-il été en place, qu'on a vû succéder une paix profonde, aux troubles intérieurs de cette Capitale. On a connu sur le champ la prudence, l'intégrité & la prévoyance du Magistrat le plus consommé. Il a cherché les causes du désordre dans leur source. Il falloit multiplier les espions de police : Il l'a fait. Les Soldats du Guët à pied & à cheval n'étoient pas en assez grand nombre pour veiller & garder Paris : il les a multipliés. Les Soldats aux gardes étoient les plus grands Brigands : il les a fait caserner. Des hommes espions n'étoient pas suffisans ; il lui falloit des femmes, de tous états, & de tous Rangs : il les a trouvées. Enfin il étoit si bien parvenu au point de contenir la populace de Paris, que dans les temps où l'on craignoit une émeute populaire, dans ces temps malheureux où Paris a payé son pain quatre & cinq sols la livre, pendant que, jusqu'à cette époque, le peuple ne l'avoit acheté que deux sols, la menace, seule, de son nom arrêtoit les plus malintentionnés. Ce Grand Magistrat avoit un talent si supérieur, que malgré l'em-

l'impossibilité apparente de pouvoir contenir un million d'âmes, & y entretenir l'harmonie, il avoit trouvé le moyen de calmer tous les esprits, & de se concilier aussi bien l'amitié de ceux qu'il punissoit, que de ceux que leur conduite régulière n'exposoit pas à son tribunal. Il a fait des mécontents; on a écrit contre lui; mais qui? ces libertins qui sont répandus dans les Pays du Nord & du Midi, dont il a su purger Paris & le Royaume. Aucun Magistrat avant lui n'avoit su se gagner les cœurs des grands, comme il l'a fait. On fait, quels ont été toujours les avantages de la noblesse & du clergé de France, au préjudice du tiers Etat? il est à Naitre que pas un ait fourcillé pendant son administration, si ce n'est ceux contre qui il ne pouvoit s'empêcher de sévir, & qui appartenoient au Coupables; mais les Parens, lorsqu'ils étoient instruits, devenoient ses amis, parcequ'ils ne pouvoient s'empêcher de blâmer leurs Parens de n'avoir; pas été assez circonspects. Je ne finirois point si je voulois faire connoître les ressources que le génie profond de M. de Sartine lui a fourni dans mille occasions: il me suffit de dire, qu'on peut aujourd'hui rouler de Nuit dans Paris, avec autant de sécurité que de jour; & que si M. le Noir, qui lui succède, veut y maintenir la Police, sur le haut pied que M. de Sartine la lui a laissée, en acceptant la place de Ministre de la marine, il lui est très facile. Il n'a qu'à
en-

80 LAVIE DE LOVIS XVI. ROI

entretenir les choses dans l'état où elles sont ;
marcher sur toutes ses traces , qui sont incrustées
dans les Rues & les maisons de cette Capitale ;
& imiter ce grand homme dans sa façon de se
comporter vis-a-vis de tout le monde, il s'im-
mortalisera dans sa place , comme l'a fait son pré-
décesseur.

LE COMTE POLONOIS

Revenant à sa Conversation.

Mais , en élevant M. de Sartine , ne ferions
nous pas une injustice à Lovis XVI , de ne
pas examiner qu'elle a été sa conduite , tant dans
la destruction éclatante de l'ancien ministère ,
que dans la création du nouveau , & dans le rap-
pel de ses Officiers de Parlement ? qu'en dites
vous M. le Baron ?

LE BARON RUSSE.

Comme je n'ai que du plaisir à vous enten-
dre , M. le Comte , vous ne pouvez dire en-
core que de belles choses ; je ne doute même
point que vous ne les fassiez bien valloir.

LE COMTE POLONOIS.

Vous savez que je suis sincère , M. le Baron ,
ainsi ne vous attendez pas que j'en dise plus
qu'il y en a. Vous m'avez déjà dit que vous
admiriez le jeune Monarque ? Pour moi , plus j'exa-
mine ses actions , plus je le trouve , moi aussi , di-
gne d'admiration , avec ses dignes Conseillers ,
dans les ressorts de la politique qu'ils ont fait
jouer contre l'ancien ministère.

B E L.



BELLE CONDUITE,

SAGESSE PROFONDE DE LOUIS XVI.

Louis XV mort, on prononça des l'instant l'arrêt de ses Ministres. Nous étions sur la fin du Printemps : l'Eté aprochoit. Comme les Orages sont plus fréquens en France que dans nos Régions ; que les Chaleurs y ont commencé cette année plus à bon heure qu'à l'ordinaire, le mois de Juin, qui a été extrêmement chaud, sembloit annoncer des Tonnères foudroyans ? Point du tout, la Foudre qui paroissoit des plus menaçantes, ne frappa que le Duc d'Aiguillon, sans lui faire la moindre blessure. Dans le mois de Juillet le Tonnère a encore grondé ? L'Air, qui étoit plus tempéré, a empêché l'éclat de la Foudre ; elle n'a atteint que M. de Boisne, sans lui faire, à lui aussi, le moindre mal. Le mois d'Août, qui est ordinairement le mois que les Tonnères & les éclairs font sentir tout leur Empire, dans les Airs, la Foudre & la Tempête s'animèrent ? On croiroit déjà quelles alloient tout terrasser & tout pulvériser ? Mais le Jour le plus foudroyant, ne fut pas plus terrible que

F

ceux

ceux des mois Précédents; la Foudre ne fit
que toucher, encore, le Chancelier * & l'Abbé
Terrai

* Le Chancelier a bien été exilé, mais on ne doit pas l'attribuer à la vengeance de ses Ennemis. La clémence du Roi avoit prononcé en sa faveur comme en celle des autres Ministres. S'il a subi l'exil, c'est qu'il n'a pas voulu se démettre de sa charge de Chancelier: ainsi on ne peut attribuer son Exil qu'à sa désobéissance. Le Roi est despote en France, dira-t-on? L'exil du Chancelier en est une preuve bien contraire; puisque, malgré toutes les raisons de Louis XVI, pour destituer ce Magistrat, il n'a pu le faire de son autorité; & que pour destituer un Chancelier, il faut que son procès lui soit fait. On doit se rappeler de la destitution de M. le Chancelier de Lamoignon, à qui succéda M. de Maupeou Pere; le Parlement n'y voulut jamais consentir; il ne fut aussi que vice Chancelier, au grand dépit de son fils; & c'est même la raison, pourquoi, le Chancelier se montra si fort Antiparlementaire, quand il fut en Place. Mais dira-t-on? Le Roi de France ne met-il pas les impôts qu'il veut sur son peuple? Ne fait-il pas arrêter, & mettre à la Bastille & à Bicêtre qui il lui plait? alte la. Si dans un Royaume Monarchique, le Roi n'avoit pas des droits particuliers, le Gouvernement cesseroit d'être Monarchique, & il ne feroit plus que Démocratique. Les Dettes de la France, qui sont immenses, ne sont pas des Dettes nationales; elles sont Dettes de l'Etat. Comment le Roi pourroit-il payer les Dettes de l'Etat, s'il ne pouvoit créer des impôts? Le Peuple s'en inquiéteroit-il? N'est ce pas le Gouvernement qui est obligé d'en payer les intérêts? S'en est-on pris à la Nation, quand le Roi a fait la réduction des Rentes & de ses Contrats? Il faut donc être raisonnable. Si le Gouverne-

DE FRANCE ET DE NAVARE. 83

Terrai, pour les écarter à jamais du ministère,
& leur substituer de Vrais patriotes. Vous les
con-

vernement contracte des Dettes pour la défense de la Nation, le Gouvernement, n'ayant d'autres ressources que dans la Nation, la Nation doit donc acquitter les Dettes que le Gouvernement a contracté. Mais les Rois de France devroient consulter leurs peuples, ou leurs représentans, quand ils veulent créer des impôts? Ne le font ils pas, puisqu'ils permettent de leur faire des représentations — Mais quel poid ont ces représentations? C'est comme si l'on disoit, je vous fais ces propositions; quelles vous plaisent, ou ne vous plaisent pas, cela m'est égal? Erreur encore. De tous les temps, les Rois de France ont retiré des impôts, parcequ'ils étoient onéreux aux Peuples, ou mal appliqués. S'ils en ont laissé subsister quelques uns, c'est qu'ayant besoin d'argent pour acquitter les Dettes de l'Etat, leurs revenus n'étant pas suffisans, il falloit qu'ils en prissent sur le Peuple, qui étoit la cause qu'ils s'étoient endettés — Ah! me direz vous encore? Si on remédioit à l'administration, l'Etat, puisque vous voulez l'Etat, trouveroit des ressources promptes & sûres? Vous avez raison; mais il n'étoit pas permis, autrefois, à tout le monde d'aller à Corinthe. Vous voyez comment le Roi régnant s'y prend aujourd'hui. Il a de bons Ministres, qui veulent s'illustrer; assurez vous qu'ils ne souffriront plus les Brigandages des Maltôtiers.-- Si cela est, cela ira bien? Paris ne s'est pas Bâti dans un jour; ainsi convenez de votre erreur, & combien peu, vous pouvez taxer les Rois de France de vouloir tendre au despotisme, en ne faisant que ce que leur dignité & les Dettes de l'Etat, qui sont celles de la Nation, leur donnent le droit de faire. hé bien! Passons sur les impôts. Mais que me direz vous de tous ces emprisonnements de Bastille & de Bicêtre? Si vous voulez être raison-

34 LA VIE DE LOUIS XVI. ROI;

connoissez déjà. C'est M. de Vergennes, qui remplace le Duc d'aiguillon. M. Demui, qui

2

nable, je vous repondrai -- Oui je le ferai? Que diriez vous, si avec des droits aussi légitimes que ceux du Roi de France, vous entendiez tous les jours fronder contre ce que vous feriez, ayant surtout le droit de Police? Vous feriez arrêter tous ceux qui Parleroient pas ignorance du Gouvernement, Comme vous le faites -- Oh! De pourir dans un Cachot? D'y rester quarante ans comme un malheureux que Louis XVI a fait sortir, cela est trop fort? L'homme est né libre, il devrait être Libre? Vous n'êtes pas raisonnable. Chaque Pais à ses Loix. Tout prévaricateur aux Loix est réfractaire & punissable. Tout homme, qui sème, dans le public des propos s'éditieux, mérite d'être arrêté avant, que ses discours n'aient empoisonné l'esprit du peuple. Un Mécontent, disgracié, souvent fort justement, à causé, plusieurs fois, des milliers de victimes. La France se souvient de ses guerres civiles; & les personnes qui étoient arrêtées n'ignoroient pas qu'ils déplaisoient au Gouvernement: ils n'ont donc subi que ce qu'ils méritoient -- Mais combien ne s'est il pas commis d'injustices, de la part des Ministres en tous les temps? Ah! Dites-moi, quel est le Gouvernement, qui n'ait pas des abus, plus ou moins grands. Un Roi, tel qu'il fut, ne pouroit gouverner seul la France. Le Roi de Prusse, malgré la force de songénie, ne pouroit y subvenir. Que ne dit on pas de lui encore? Si vous voulez parler d'un despote, c'est lui? Mais, parceque des cerveaux Brulés ont écrit contre le Gouvernement de France, on s'est arrêté à lui, sans promener ses yeux autour de soi? Avouons que les hommes ont été toujours injustes & qu'ils le seront toujours.

à le département de la Guerre. M. Hue de Miromesnil, est en place du Chancelier; & M. Turgot, qui étoit Ministre de la Marine, pour complaire à Sa Majesté, a succédé à l'Abbé Terrai, bien atterré actuellement, de nom & d'effet.

Il falloit remplacer M. Turgot au département de la Marine; Louis XVI a jetté les yeux sur M. de Sartine, & il l'a établi son successeur, sans considérer s'il étoit François ou Espagnol. Ce Monarque clairvoyant, qui connoît l'Histoire de ses prédécesseurs, qui a pris les principes d'Henri IV, & qui est aussi pénétré du tendre amour pour ses peuples, que l'étoit Louis XV, a cru que M. de Sartine pouvoit faire dans la Marine, ce qu'a fait le Maréchal de Saxe sous son digne ayeul dans ses armées. Il lui a donné la préférence sur tous ceux de ses sujets, qui pouvoient y prétendre, afin de ramener dans le cœur de la plûpart des François, l'esprit de patriotisme, qui y étoit presqu'éteint, & le faire revivre? Peut on voir Clémence plus grande, Lumières plus profondes, & Justice mieux rendue! Non! Il n'appartenoit qu'à Louis XVI de donner à tout l'Univers entier, des Exemples aussi rares de sagesse, pour faire ouvrir les yeux sur le danger du préjugé sur l'enfance.

On a vû, que pour mieux parvenir à ses des-
 feins & détruire entièrement les préjugés dans
 ses Etats, ce Glorieux Monarque à voulu les sap-
 per jusque dans leurs fondemens, en n'accordant
 plus qu'au mérite les honneurs & la récompen-
 se? Sa sagesse ne s'est pas Bornée là. Il devoit
 encore à ses peuples des Ministres aussi essentiels
 que ceux qu'il s'est choisi, pour le seconder
 dans la Législation & son Gouvernement. Sa
 Bonté lui a fait rappeler les anciens chefs de la
 justice, qui avoient depuis longtemps expié les
 fautes qu'on pouvoit leur imputer : Il les a ren-
 dus à la Nation ; aux vœux de sa tendre & di-
 gne Reine, qui s'intéressoit au sort de ces glorieu-
 ses victimes ; & au grand désir des Princes de
 son sang & de sa famille, qui avoient si glorieu-
 sement pris leurs défenses. Je ne crains point
 de le redire. Il ne fut jamais politique plus gran-
 de & plus consommée pour un Monarque de
 son âge ! Politique qui doit être enviée de tous
 ses Egaux ! Mais il n'appartenoit qu'à Louis XVI
 de donner à ses Peuples, dès son avènement à la
 Couronne, la plus grande preuve de Sagesse qui
 eût paru depuis plusieurs siècles. La France de-
 voit voir naître un Salomon pour la Gouver-
 ner ; il a paru ; & on doit être assuré qu'il fera
 le

DE FRANCE ET DE NAVARE. 87

le même Salomon pendant tout son Règne. Fut il possible de le lui souhaiter de plusieurs siècles! Les Grands Rois ne devroient jamais mourir.

LE BARON Russe.

Vous devez avoir besoin de vous reposer maintenant, M. le Comte; car vous devez être fatigué. Nous finirons cet après diné si vous le voulez; mais je vois comme vous, dans la personne de Louis XVI, le Salomon des siècles passés: & il ne se pourroit être que, si le Roi de France n'avoit pas foncièrement toute la sagesse & la sagacité que vous m'avez fait connoître, malgré le mérite de son Conseil, il eût agi avec autant de circonspection, de prudence & de politique qu'il l'a fait.

LE COMTE Polonois.

Vous avez raison M. le Baron. Si je me suis aussi étendu sur les Belles qualités de Louis XVI, c'est que je hais les injustices; & si je vous ai fait connoître ses nouveaux Ministres; j'aime la vérité, & la vertu dans les hommes. Avec plaisir, nous remettrons la Partie à cet après midi, car il me semble que l'heure de la soupe approche.

DIALOGUE 5.ème.

Dans l'après-dinée du 6 Septembre.

INTERLOCUTEURS.

LE COMTE POLONOIS, LE BARON Russe.

LE BARON Russe.

Nous avons laissé M. de Sartine pour parler du Roi; mais, avant d'en revenir à ce Grand-homme, ne voudriez vous pas m'entretenir de M. de Maurepas? C'est le Conseil du Roi; il n'a pas du peu contribuer à conduire & guider ce jeune Monarque.

LE COMTE POLONOIS.

Je ne connois pas bien ce Seigneur. Il n'étoit pas question de lui, quand j'étois à Paris, parcequ'il avoit eu des jaloux; mais ce que je sai, c'est qu'il a eu la voix publique, lorsqu'il a été rappelé à la Cour. Je ne crois pourtant pas qu'il ait été le seul conseiller de Louis XVI? Le Grand Choiseuil y doit avoir eu beaucoup de part; il s'étoit trop couvert de Lauriers, pendant qu'il a Regné avec Louis XV.

LE BARON Russe.

J'oubliois en effet de vous parler de ce Grand homme. Je ne doute point que le Roi ne l'écoute, & que ses avis n'ayent eu beaucoup de poids: je le regrettai, quand j'appris sa disgrâce.

LE

*et ce grand homme a été la cause
de tout le mal, en ne le montrant
au Saurer Roy qui l'avait appelé*

DE FRANCE ET DE NAVARE. 89

LE COMTE POLONOIS.

Vous aviez raison M. le Baron? lorsque les Vertus, chez les hommes, couvrent les Vices, on ne sauroit trop les regretter: principalement quand on les voit humiliés. Les hommes ne peuvent être sans défauts; heureux celui qui en a le moins; car un homme réellement Vertueux est bien rare. D'ailleurs il est des positions dans la vie, & des places qui aveuglent les hommes. Considérez le Maréchal Prince Poninski, à qui l'ambition démesurée a déjà attiré autant d'ennemis qu'il y a de Polonois. Le Duc de Choiseul qui a Regné, on peut le dire, ne se seroit pas autant soutenu qu'il l'a fait, si ses Ennemis eussent pu le surprendre, comme on pourroit faire le Maréchal Prince Poninski: Tout ce que je puis vous assurer, c'est que le Duc de Choiseul, comme M. de Maurepas, qui passent pour les Conseillers privés de Louis XVI, participent tous les deux à la gloire de ce Monarque, & que leurs Noms ne seront, jamais, omis dans les fastes de la Monarchie Française.

LE BARON RUSSE.

Qu'avez vous maintenant à me dire de M. de Sartine? Beaucoup de choses: je le crois.

F 5

*les deux
ministres
étaient
par leur
position
par leur
influence
opposés
les uns
à l'autre.*

Non, je ferai laconique. La conduite qu'il a tenue, pendant qu'il a été Lieutenant de Police, doit vous faire augurer tout le bien qu'il va faire à la Marine de France. Elle commence à être déjà sur un pied respectable. M. de Choiseul, avant de quitter le Ministère, l'avoit bien rétablie. Les Anglois le connoissent ; car ils ont demandé à leur Parlement de vouloir diminuer les Troupes de Terre pour fortifier leur Marine. Votre Cour vient même d'en donner une preuve elle aussi ; ce qui n'honorera jamais Cathérine II. A la sollicitation des Anglois, jaloux de la prospérité Française, elle vient de défendre l'expédition de plusieurs navires, qui étoient chargés dans ses ports, ou qui se chargeoient de bois de construction pour la France ; n'est ce pas, de Reine triomphante, devenir Reine adylatrice des Anglois, pour chercher une querelle de la sorte à une Nation, à qui elle en veut, parceque quelques Soldats & Officiers François ont servi contre elle dans l'Armée des Turcs ? J'aurois eu meilleure opinion de Cathérine II. Les François & les Turcs étoient alliés. Les Anglois ont fourni à la Russie des Marins pour armer ses flottes ; je vous avouërai que c'est avoir trop de foiblesses pour une Reine & Imperatrice. Vous me direz.

DE FRANCE ET DE NAVARE. 91

direz que ce n'est pas elle seule, que c'est son Conseil? Je le sens très-bien; mais me direz vous que votre Conseil en Russie est bien organisé? Il est vrai qu'après avoir été moteur du dépouillement de la Pologne, les foiblesses, de votre Conseil, ne doivent plus surprendre? Il s'ensuit de là que les Anglois, si Fiers & si orgueilleux du temps passé, tremblent aujourd'hui devant un jeune Prince, parcequ'il Veut être vertueux: il ne falloit plus que ce trait pour mettre au plus grand jour, la peur des anglois, & les foiblesses de Cathérine. Mais pour en revenir a Mr. de Sartine & vous le donner pour certain; c'est que si M. de Sartine est parvenu le premier à Policer Paris, il policera aussi bien la Marine, *est adire* que les Officiers François; *qu'on* & comme la Cour de France ne veut plus que récompenser le Mérite, les abus qu'il y a dans *est* sa Marine, seront également bien combattus & découverts par le Ministre actuel, sans qu'aucuns lui *de la Russie* échappent; & nonobstant les menées de l'Angleterre, de concert avec votre Impératrice, la France ne craindra ni les envieux, ni les jaloux de sa Gloire. *trouvez*

LE BARON RUSSE.

Je ne puis croire, ce que vous me dites de notre Impératrice & de son Conseil. Je sçai que
nous

nous avons obligation aux Anglois d'avoir montré nos vaisseaux; mais je ne puis me persuader que les Anglois aient pu forcer Catherine à s'oublier, jusqu'au point de jalouser la prospérité de la France. Le Grand Duc est jeune; son tour viendra de Regner: J'ai donc besoin d'avoir d'autres certitudes; car je ne puis accorder cette Foiblesse à l'Impératrice des Russies. Quoiqu'il ensoit, je connois qu'il ne falloit que des Têtes à la France pour la faire Briller. Elle en a de Bonnes ~~à~~ présent & de très-Fortes; & par dessus ces bonnes Têtes, un Grand Roi: je ne faurois plus regarder les François, que comme le peuple le plus heureux qu'il va y avoir, sans blesser le Gouvernement d'aucunes puissances. Ne parlons que des François, si vous le voulez bien, M. le Comte: que dit-on, du Sieur Abbé Terrai.

la
preuve
on la
voit
aujourd'hui

1792

LE COMTE POLONOIS.

Les propos sur son comte sont très grands; mais ils ne sont pas aussi forts que ceux contre le Chancelier. On lui reproche la monopole des Grains, & on dit que, par son exemple & ses pouvoirs passés, il est en partie la cause des faillites survenues à Marseille. Qu'on a trouvé dans une de ses Terres, il y a quelques temps,

20-000 setiers de Grains, qu'il conservoit pour distribuer aux malheureux dans les diverses provinces : Son intention seroit bien louable, si elle étoit véritable. On le compare à Michel Maurin, qui passoit pour scavoir tout faire. Il a agioté sur la Bourse de Paris, comme le plus fort Agent de Change. Il favoit bien faire son profit de tous les moyens qu'on lui disoit pouvoir procurer de l'argent à l'Etat. On le disoit si grand Correcteur de Mémoires, qu'il fabroit tous ceux qu'on lui présentoit, pour les faire paroître comme émanant de lui, Contrôleur Général. On le regarde comme le plus Grand Chymiste du Royaume, pour avoir su faire rejeter les Fermiers Généraux, à qui il a eu soin, cependant, de donner de bons restaurants ; car on les dit déjà guëris de leurs indigestions. On ne lui conseille pas d'aller visiter les Papeteries, ni les Tâneries de France ; car les ouvriers ne sont pas moins indisposés, contre lui, que les maîtres Fabricans. Enfin on le trouve fort raisonnable, après avoir refusé les 40-000 livres de pension, que l'Etat fait de rente à tous les Contrôleurs Généraux, d'avoir pu faire monter ses revenus à 1800-000 Livres de 150-000 Livres qu'ils étoient, avant qu'il fut Contrôleur Général. M. de Lav. qui

n'avoit resté en place qu'environ deux ans ; s'étoit contenté de 600-000 ; l'Abbé Terrai , qui y a été environ six ans , a triplé ; ce n'est pas trop : mais je puis dire que M. l'Abbé Terrai , qui n'a surpris personne , pourra surprendre tous ceux qui ont les yeux tendus sur lui. Comme Conseiller clerc au Parlement , avant d'être Contrôleur Général , 150-000 livres de Rentes lui suffisoient. Il a cru & il a pensé fort just , quand il s'est fait ces 1800-000 livres de revenu , qu'un exContrôleur Général ne devoit pas vivre aussi simplement qu'un exConseiller : ainsi je crois , que n'ayant pas d'enfans , jeveux dire de légitimes , avant que Louis XVI pense à lui demander , comment il a pu faire autant d'épargnes , il faudra faire présent du Capital à sa Majesté , pour acquitter les Dettes de l'État , qui lui ont toujours été sensibles au cœur , tant qu'il a été en place.

LE BARON Russe.

Vous êtes donc universel, M. le Comte. Vous parlez Politique , Morale , Finance , Marine , Guerre , Literature : Je vous croyois des qualités , mais je ne vous en donnois pas tant. Vous auriez été bon du temps des apôtres ; vous
au-

auriez fait beaucoup de prosélites. Mais pensez vous que l'Abbé Terrai ait eu autant de Capacité, de Génie, & apres tout, autant d'heureuses dispositions pour secourir sa Patrie ?

LE COMTE POLONOIS.

On n'est pas Sot, ordinairement, lorsqu'on est reçu Conseiller clerc au Parlement de Paris. Puis, quand de Conseiller au Parlement, ou devient tout à coup, Contrôleur Général, on a du connoître beaucoup de génie dans le sujet, ou du moins beaucoup d'intrigues, & de dispositions à remplir cette place, comme il convient à un bon citoyen. — L'Abbe Terrai est dans les Ordres Sacrées ? Je ne puis donc pas lui sùposer d'enfans légitimes ; & comme avant d'entrer dans l'Etat Ecclésiastique, il faut être Théologien, je lui crois une connoissance assez grande de la Morale & de Sa Religion, pour ne pas lui accorder les sentimens d'un Chrétien.

LE BARON Russe.

Il devroit faire, en effet, ce que vous dites, M. le Comte ; car les Grands doivent donner l'exemple aux Petits. Vous ne parleriez pas de
la

96 LA VIE DE LOUIS XVI. ROI,

la forte, si vous n'étiez pénétré vous même des sentimens que vous lui croiez. Je ne pourois donc qu'exhorter avec vous, M. l'ex Contrôleur Général, de s'immortaliser lui aussi, puisque nous sommes dans le siècle où les hommes, à l'envi, s'immortalisent ; surtout en France & à la Cour.

LE COMTE POLONOIS.

Oh, comme vous y allez ! Je veux bien croire, dans l'Abbé Terrai les dispositions d'un Ecclésiastique ; mais je n'assurerais rien. Le Cardinal de Richelieu, le Cardinal Mazarin, qui s'étoient engraisés dans le Ministère, n'ont pas été aussi généreux. Il semble même que les places de Contrôleur Général & de Ministre, en tout pays, soient des places, où la plupart des cœurs s'y endurcissent, quand il y restent longtemps. M. l'Abbé Terrai pourroit bien ne s'être pas fait 1800-000 livres de rentes pour les remettre, amoins que le Roi ne l'oblige à rendre un compte, & ne le mette entre les mains de quelques Commissaires.

LE BARON Russe.

La Chose seroit plaisante, si Louis XVI faisoit

DE FRANCE ET DE NAVARE. 97

soit un exemple de l'Abbé Terrai, lui qui vouloit faire rendre compte à M. le Duc de Choiseuil de son administration; & qui lui répondit avec cette fermeté digne de lui: *Je n'ai de compte à rendre qu'au Roi.*

LE COMTE POLONOIS.

Vos questions sont trop fortes, M. le Baron, De Varsovie, je ne puis vous dire ce qui se passe & se passera à la Cour de France. Il pourroit bien être que le Roi regnant pourroit obliger l'abbé Terrai d'Aller à confesse, & le forcer à dire son confiteor: le temps nous l'apprendra; Parlons a présent du Duc d'Aiguillon?

LE BARON RUSSE.

Je le veux, M. le Comte. Que dit on de cet ex Ministre? vous m'avez déjà parlé de l'affaire de Bélile, & qu'il paroïssoit qu'il étoit réellement le digne allié du Vainqueur de Minorque qui après avoir montré aux Anglois qu'il savoit monter à l'escalade, & ce que vous avez oublié, qu'il avoit mieux su Batre en Brèche un Pucelage, leur avoit fait

98 LA VIE DE LOUIS XVI. ROI,

connoître qu'il étoit plus jaloux de conquérir leurs guinées, que les Villes de l'électorat. Hé bien ! Jase t-on bien sur le compte du Duc d'Aiguillon ?

LE COMTE POLONOIS.

Je vois que vous n'avez pas perdu tout votre temps à Paris, M. le Baron ; puisque vous avez retenu cette anecdote du Maréchal. Il est vrai qu'il excelloit dans l'Art d'aimer ; qui plus est, qu'il avoit le talent de faire aimer les deux sexes ensemble, en leur facilitant les occasions ; mais à présent, il n'est plus reçu au conseil. On dit même que le Roi, en le remerciant de ses services & en le renvoyant à son Gouvernement, lui dit nettement, qu'il n'avoit pas besoin de lui, &

LE BARON RUSSE.

Auroit il voulu être, encore, le zélé serviteur de Louis XVI ? un vieux Renard, qui a chassé la poule, pendant cinquante ans, se connoit mieux en petites poulettes qu'un jeune ; il auroit peut-être voulu endonner, encore, des preuves au petit fils.

L E

LE COMTE POLONOIS.

Je ne vous dis pas cela ; mais le Roi fut charmé de lui faire sentir qu'à la Cour des jeunes Princes, les Viellards décrépis, n'y étoient pas bien venus. On me dit aussi qu'il a une aventure assez singulière. une Dame, nommée Me. Vincent, s'est trouvée porteuse de 200-000 livres de Billets qu'elle soutient qu'il lui avoit ci devant consenti, pour faire élever ses enfans. Lui au contraire prétend que non. La Dame a été arrêtée, mise en prison, puis on la relachée & gardée à vue, par ce qu'elle appartient à Gens comme il faut. Le Neveu de cette Dame, M. de Villeneuve, a été emprisonné ainsi qu'un M. Bénévent. On dit qu'il s'est découvert, encore, pour 600-000 livres d'autres Billets ; desorte c'est l'affaire du jour, qui fait le plus de bruit. Le Maréchal, qui étoit confiné à Bordeaux, a eu la permission de venir à Paris. On ne peut pas dire que ce soit un fait exprès, dans l'état où est l'affaire : quoiqu'il en soit, la Dame Vincent a soutenu un interrogatoire de 22 heures, sans qu'on ait pu tirer d'elle, autre chose, qu'elle est réellement possesseuse de ces Billets, & que le Maréchal lui doit cette somme. Son Neveu est aussi ferme ;

mais des Arbitres prétendent que les Billets ont été faits avec une griffe; & d'autres que ce n'est qu'une écriture contre faite. Le Maréchal, ajoute-t-on, consentiroit, pour avoir de la tranquillité sur ses vieux jours, céder à M^e. Vincent les 800-000 livres de Billets, & lui reconnoître la somme, pourvu qu'elle n'en exigeât le montant qu'après sa mort; mais la chose paroît hasardée; car la Dame Vincent a été, depuis, décrétée de prise de corps sur le témoignage des Arbitres: Voici où en est l'affaire; qu'en dites vous M. le Baron?

LE BARON Russe.

Ce que je dis; je ne saurois qu'en penser. L'interrogatoire de M^e. Vincent, pendant 22 heures, est une attention bien grande de la part des juges pour éclaircir cette affaire. L'envie du Maréchal de paroître à la cour, parce qu'il ne doit plus regner à Bordeaux, pourroit très bien être une raison que sa politique & ses ruses lui auroient fait imaginer. Car, ou il a fait ces Billets, ou il ne les a pas consentis à la Dame Vincent? S'il ne les a pas consentis? pourquoi vouloir faire cadeau à cette Dame de 800-000 livres, & en frustrer le Duc de Fron-
sac

fac son Héritier. Je conviens que vous en doutez acause du décret lâché contre cette Dame ; mais je vous avouë que la constance de M^e. Vincent, dans cette intérogatoire de 22 heures, & sa fermeté à soutenir que ces Billets lui ont été légitimement faits par le Maréchal de Richelieu, pour élever ses enfans, & le désir que devoit avoir le Maréchal de revenir à Paris, quoiqu'il ne put pas reparoitre en Cour, sont des présomptions bien fortes, & des circonstances bien favorables à la de Vincent. D'un autre côté le Maréchal, qui fait qu'il ne peut plus Gouverner avec le même empire à Bordeaux, voudroit peut-être se reposer sur ses Lauriers de Minorque à son Pavillon : je serois fort embarrassé, M. le Comte, de décider cette affaire. Mais comme elle n'intéresse que M. le Maréchal, qui nous est fort indifférent où nous sommes, nous attendrons du temps la décision, & nous dirons quelques choses du Duc d'Aiguillon.

LE COMTE POLONOIS.

Je le veux, M. le Baron. vous détaillez, cependant, cette affaire de façon, à la rendre problématique, si vous ne la représentez pas

entièrement favorable à la Dame Vincent. Je la regarde comme un plat d'entremets pour l'ancien parlement, qui lui fera servi à sa réintégration. On ne se rapporte guère à la décision des arbitres, aujourd'hui, en affaires de cette nature; car les juges y ont été souvent surpris. Je souhaite cependant le succès à M. le Maréchal: une signature contre faite méritant punition. Mais l'est elle, ou ne l'est elle pas? il seroit bien fâcheux pour les accusés d'être condamnés innocemment. J'oubliois de vous dire que la Dame Vincent a de très honnêtes gens, vêtus de caractère, qui ont pris fait & cause pour elle, & qu'elle dit avoir des Lettres du Maréchal, & que le Maréchal dit en avoir de la dite Dame, qu'il prétend suffisantes pour prouver qu'il la payée. Je souhaite que ce ne soit par en monnoie de finge? Les Juges de l'ancien Parlement ne se laisseront pas séduire. Ils n'ont jamais aimé les Faussaires, ni les Renieurs de signatures. L'un ou l'autre a tort, la chose est sûre: ils doivent donc craindre que le Parlement ne leur fasse faire la grimace à l'un ou à l'autre.

L E

DE FRANCE ET DE NAVARE. 103

LE BARON Russe.

Il y a des Lettres ? tanpis tanmieux , pour l'un ou l'autre. J'ai bien oui dire , comme vous, M. le Comte , que les Juges avoient été souvent trompés par les arbitres ; mais si vous voulez m'en croire , laissons là l'affaire de M. le Maréchal ; il faudra bien s'en tirer, de façon ou d'autre.

LE COMTE POLONOIS.

Je vous ai dit que M. le duc de Penthièvre devoit aller en Bretagne pour y tenir les Etats , en qualité de Gouverneur de la Province , & qu'il y avoit une Rumeur des plus grandes , depuis le *Vade in Pace* du Duc d'Aiguillon de la Cour. C'étoit autre fois le Commandant de la Province , qui avoit cette Commission. Le Duc de Fitzjames, qui avoit succédé à M. le Duc de Duras, les tint l'année dernière ; mais on prétend que , sur de Nouvelles représentations de la Bretagne , le Roi auroit engagé M. le Duc de Penthièvre à y aller cette année pour calmer les esprits ; sa qualité de Prince du Sang & ses Représentations pouvant faire plus que celle du Commandant de la Province. Ce

qu'il y a d'apparent en ceci, c'est que la conduite du Roi dans le choix d'un des Princes de sa maison, prouve sa Clémence & le désir qu'il auroit que les Bretons pussent oublier le passé; & que comme on dit que M. le Duc & M. la Duchesse de Chartres y iront aussi, le voyage de ces Princes n'auroit d'autres causes que pour empêcher la Province de rappeler ces anciennes procédures, qui ont fait tant de bruit. Vous devez vous ressouvenir qu'il étoit question de Concussions, Trahison & Poison donnés; Choses prouvées par le témoignage de 90 témoins: un Prince bienfaisant, comme Louis XVI, ne voudroit pas allumer un Feu éteint par son Ayeul. Au reste ce sont des Couleurs qui ne feront, sûrement pas à la Mode sous son Regne. Si son Conseil étoit dans le dessein de reviser la conduite de tous les Fabricateurs de fausses couleurs, il auroit trop à faire, quoique les Parlemens en prendroient bien la peine & l'embaras avec plaisir. mais il n'en fera rien. Sa Majesté préférera que ses Parlemens rendent une autre justice à ses Peuples.

DE FRANCE ET DE NAVARE. 105

LE BARON RUSSE.

Comment? il étoit question de Concussion & de Poisson? Je pensois réellement qu'il n'y avoit que l'affaire de Bélisle.

LE COMTE POLONOIS.

Oui, M. le Baron; il y a ces deux chefs d'accusation de plus; & on prétend que s'il falloit, encore, trois fois autant de temoins, il se trouveroient en Bretagne. D'ailleurs la concussion étoit aussi commune en France qu'elle l'a été en Pologne. La plupart des Gouverneurs, des Lieutenants de Roi & des Commandans ne s'en faisoient pas un cas de conscience: Bref, c'étoit la Mode.

LE BARON RUSSE.

Vous m'en direz tant, M. le Comte, que je vous croirai; Mais du Poisson! c'est trop. Vous me rappelleriez ces temps de Barbarie, qui font encore Horreur à l'Humanité.

LE COMTE POLONOIS.

Que voulez-vous y faire! Les Hommes, en place, se trouvent quelques fois dans des positions si critiques, qu'ils ne peuvent reculer, quand ils se sont trop avancés. S'ils se sont rendus Cou-

pables de Concussions & Trahisons ? ils pensent que, pour arrêter les clameurs, le Fer, ou le Poison sont le plus sûr moyen d'apprendre. La chose n'est pas nouvelle ? Elle a été de tous les temps ? Ainsi les Hommes, de nos jours, ne font que nous donner des répétitions.

LE BARON Russe.

C'est-à-dire que vous croiez, M. le Comte, tout ce qui s'est débité de la France ces années passées. Si cela est ? je ne doute point que le Roi ne veuille assoupir tous les griefs qu'on pourroit lui porter contre ses sujets. Un Prince, à son Avenement à la Couronne pardonne, ordinairement, tous les Crimes, aux Grands, qui ont échappé à la vigilance de son Prédecesseur, & qui n'ont pas été instruits avant son Règne; mais un Prince, Juste, punit ensuite le Grand comme le Petit, & il regarde tous ses Sujets les mêmes. L'Empereur nous en donne un exemple tout récent, qu'un Seigneur Russe me rapporta hier chez M. le Prince.

Les Seigneurs autrichiens se plaignoient que la Petite Noblesse & le Bas peuple remplissoient trop les Places publiques. Ils demandèrent à Sa Majesté de vouloir en faire fermer une, nommée le Prater, où ils pouroient se Promener seuls.
qu'elle

Quelle fatuité pour des hommes qui veulent se dire de distinction! Mais elle ne me surprend pas; car je me suis apperçu en France de la même Folie. Comme c'est l'orgueil, le plus Sor des Vices, qui les fait agir, on peut dire qu'il est de tous les Païs, & qu'on fait par tout des Sotises.

L'Empereur leur répondit. „ Si je ne devois
 „ fréquenter que mes Egaux, il faudroit que je
 „ fusse m'enterrer dans le Caveau des Capucins,
 „ où reposent mes Ancêtres. Tous les hommes
 „ qui ont de la vertu, sont préférables à mes yeux
 „ & je les estime plus que ceux qui ne comptent,
 „ que par des Princes, dans leurs familles,
 „ & qui croient que, dans de vains Titres,
 „ gît le mérite de l'homme. ” On pourroit ajouter.
 Si la naissance faisoit l'homme, on ne verroit pas commettre autant de Bassesses aux Personnes de condition. Il semble que la Vertu & les Sentiments ne soient plus faits pour la plus grande Partie; car on voit que les Grands sont ceux qui font les plus grandes Fautes, & que dans la Noblesse, il se trouve plus de Fatuité que dans la classe d'hommes qui vient après elle.

Je me suis laissé dire, encore, qu'à Paris, il y avoit des Personnes qui dédaignoient de se faire annoblir, aujourd'hui. Quoique

108 LA VIE DE LOUIS XVI. ROI,

que moi-même, de Condition, je n'en douterois point, car j'en ferois également, connoissant les ridicules de la plupart des Nobles : ainsi, M. le Comte, je pense que cette Leçon de l'Empereur, à ses Seigneurs, leur servira pour la vie, & qu'elle se transmettra à leurs Descendants : sa Majesté ne pouvoit humilier davantage leur orgueil, que d'estimer un honnête Artisan, autant qu'un honnête Seigneur & plus qu'un Seigneur sans Vertu.

LE COMTE POLONOIS.

Ceci ne me surprend par de l'Empereur ; il a bien eu Raïson ; car il falloit être bien ridicule que d'aller lui faire une demande de cette nature. J'ai connu comme vous la Noblesse Française montée sur ce Ton ; mais que voulez vous faire ? Tel est le Monde aujourd'hui. Je crois aussi que Louis XVI ne voudra point entendre parler des affaires du Duc d'Aig. . . . , ou que s'il vouloit donner cette satisfaction à ses peuple, ce seroit pour lui pardonner, & donner cet exemple de Justice & Clémence à la Postérité.

LE BARON Russe.

Je le désire pour le Duc : Il ne faut pas vouloir la mort du Pêcheur. Recevez derechef mes
remer.

DE FRANCE ET DE NAVIRE. 109

remercimens, M. le Comte, de toutes vos complaisances. Je vais me hâter de me rendre auprès de M. le Prince pour lui faire part de ces dernières Nouvelles, dont il est, je le crois fort impatient.

LE COMTE POLONOIS.

Puisque vous allez partir, remerciez, je vous prie, M. le Prince de son obligeante Réponse. Vous pourrez l'assurer, que je serai assidu à lui faire part de tous les événements qui viendront à ma connoissance.

LE BARON Russe.

Je n'omettrai aucunes de vos commissions, M. le Comte; je vous présente mes adieux.

LE COMTE POLONOIS.

Adieu, M. le Baron; je vous souhaite
un bon Voyage.



SECONDE LETTRE.

*Du Comte de Riberwish à M. le Prince de
Burliabled.*

SE'RE'NISSIME PRINCE.

Les Nouvelles de France deviennent de plus en plus intéressantes. Vous Serez néanmoins surpris d'apprendre qu'avant que Louis XVI eût congédié le Chancelier & le Contrôleur Général, cette Nation légère avoit en la malice de faire des Placards & des Mémoires anonymes pour noircir ce jeune Monarque. Sa Majesté avoit fait mettre une Boîte, pour recevoir les Requêtes de tous ceux qui pouvoient se plaindre. C'est dans cette Boîte, où, au lieu de Requêtes, on lui mettoit les Libelles les plus indécents. Le Monarque la retirée, desorte que ses Peuples l'ont forcé, malgré lui, de les priver du plus Beau des moyens de les écouter, & de peser à son loisir les plaintes qu'ils pouvoient lui porter contre leurs Oppresseurs. Mais, on dit, ses Peuples ! Ce ne sont pas ses sujets censés, qui ont commis ces extravagances. Les uns les attribuent aux têtes sans cervelle qui infestent toujours la Capitale ; & d'autres disent que ce sont les Oppresseurs,

presseurs du peuple qui, occupés de la trop grande Bonté du Prince, faisoient porter ces Libelles à la Boîte aux Placets, pour ôter les occasions au Roi de connoître & reprimer leurs Brigandages. Louis XVI ne s'est pas, pour cela, rebuté : il connoissoit l'esprit des mal intentionnés. S'il n'a pas fait remettre la Boîte, il reçoit toujours les Placets qu'on lui présente; de maniere que voici les Esprits inquiets & turbulens, tour à tour déforientés. Le fait est même si probable, qu'il ne peut y avoir que des Etourdis & des âmes mercénaires qui aient été capâbles de ces infamies, que les François se sont manifestés d'une maniere toute opposée à une conduite aussi répréhensible. Voici un Trait assez frappant pour le persuader.

Le Roi & la Reine ayant traversé une Partie des Boulevards du Nord, de Paris, & la Foire de St. Ovide qui se tenoit à la Place Louis XV, plus de 600-000 âmes s'étoient assemblées pour avoir le bonheur de les voir, & marquer à Louis XVI leur Réconnoissance de tous les Biens qu'il leur faisoit. Ils firent, si fort, retentir les Airs de leurs cris, de Vive le Roi, Vive le plus Juste & le Meilleur des Rois, que Sa Majesté & sa tendre Reine ne purent s'empêcher de verser des larmes

mes de joie, de toutes les Bénédictiones que le Peuple leur souhaitoit: La Foire de St. Ovide fera, aussi, un Monument éternel pour la Gloire de ce Monarque.

Vous savez qu'on avoit pensé assassiner le Chancelier. Le Peuple de Paris, n'ayant pu se venger sur lui, a fait bruler son effigie dans la Cour du Palais: vous pouvez, maintenant, juger de son allégresse. Deux Médecins députés de la faculté avoient été au Palais pour prier la Cour d'assister à une Cérémonie d'usage. On leur demanda, en sortant, comment étoit le malade? Les Médecins répondirent fort mal. Donnez nous un Buletin, pour mieux connoître leur Etat, ajouta t-on? On n'en donne plus, dirent ils, quand le malade est à l'agonie. Les Gazètes avoient débité que les Secrétaires du Chancelier avoient été conduits à la Bastille, pour avoir fait bruler des Papiers de conséquence, qui regardoient des Personnes de considération; mais ces nouvelles se sont démanties, quoiqu'on prétend qu'elles soient certaines. Ce qui n'est pas équivoque; on a célébré à Rouen la destitution du Sieur de Maupeou, d'une maniere à préconomiser sa mémoire

moire. Le Peuple a fait tirer son effigie par quatre Anes. Il ne manquoit plus que cette catastrophe pour achever de faire l'Eloge de ce Chancelier & de son Conseil qui étoit composé de quatre Jesuites. Il y avoit, à la verité, des Sots dans cet Ordre comme des Gens d'esprit. Il en est de même de tous les autres Ordres de Moines & Religieux; mais, comme les Jesuites étoient l'Essence de tous les Moines, l'exemple de M. de Maupeou, doit apprendre à tout l'univers, le danger qu'il y a de suivre les conseils des Moines, lorsqu'ils veulent se mêler d'autres choses que cequi regarde leur Ministère.

Le Peuple n'a pas eu plus d'égards pour l'ex-Contrôleur Général. On a Pendu son effigie, & on la Promenée dans les Rues de Paris avec un autre effigie du Chancelier. On a voulu, encore, faire noyer M. l'Abbé Terrai en passant sur un Pont. Il est obligé de se démettre de la charge de Secrétaire de l'ordre du St. Esprit: de maniere qu'on ne veut pas qu'il se connoisse qu'il ait paru à la Cour. M. Turgot a fait retirer l'Edit qui permettoit l'exportation des Grains à l'Etranger & il en a fait créer un autre qui le permet de Province à Province: je crois que la France connoitra, enfin, le danger d'admettre au Ministère des gens d'Egli-

se, puis qu'ils n'y deviennent que des
 Il y a plusieurs Intendant & Receveurs des Finances de supprimés. Le Roi en revanche a récompensé les services de M. de Boisne, ex Ministre de la Marine. Il lui a accordé la pension que recevoient, cidevant, les Ministres dans leur retraites: c'est encore un acte de Justice de Louis XVI, pour faire distinguer les coupables. M. Fargés cidevant intendant de Bordeaux, que le cher Abbé Terrai avoit fait casser, par ce qu'il s'étoit rendu aux vœux du peuple, a cause de la cherté des Grains, à été rappelé par le moyen de M. Turgot, qui lui a fait obtenir la place de Commissaire du Roi pour les monoiés; & ce bon Citoyen a congédié de son Bureau, tous les Commis de qui le Public se plaignoit; desorteque le Roi veut bien purger son Ministère de tous les côtés: Quelle joye, aussi, pour ses sujets qui passent de l'oppression, au Gouvernement le plus doux! Ce bon Prince veut tellement gagner l'amitié de ses Peuples qu'on parle de réduire toutes les Provinces en Pais d'Etat, sur les représentations de son Contrôleur Général. On veut les soustraire de la Tirannie des Fermiers Généraux: Quel bonheur encore pour la France! Il se prélève dans le Royaume 750 Millions, & il n'en rentre pas

350 dans les Coffres du Roi. Je ne vous dirai pas positivement, si ce calcul est just; mais ou m'assure que c'est la proportion: on doit concevoir par là, que les Fermiers Généraux, cette vermine détestée de tous les honnêtes gens, percevoit plus du double des impositions que ne devoit payer le Peuple; & vous m'avouerez qu'une nation est bien malheureuse, quand elle est exposée à l'avidité de Gens aussi mercenaires. Si les Provinces sont une fois réduites en pais d'Etat, elles préleveront, elles même, leurs impôts, & elles économiseront les trois quarts & demi des fraix: Quel soulagement pour les François; & Quelles ressources ne se ménagera pas le Roi dans ses Besoins! C'est donc ce que je croiois devoir vous apprendre, M. le Prince, en vous promettant la même exactitude à Fur & mesure que je recevrai quelques Nouvelles.

Je suis avec Respect

Sérénissime Prince.

De Votre Altesse

le très humble & très obéissant Serviteur

Le Comte de RIBERWISH.

à Varsovie le 15 Septembre 1774.

R E P O N S EDE M. LE PRINCE DE BURLIABLED À LA
PRECEDENTE.

M O N S I E U R.

Vous m'avez réellement fait plaisir, de me faire part des dernières Nouvelles que vous avez reçues de France. Je ne doute pas que la joye de la Nation n'ait été jusqu'à l'extrême, & que le Peuple ne l'ait manifestée d'une maniere aussi extraordinaire : ce sont des circonstances, où on est forcé de fermer les yeux. Il me paroît que vous avez été bien servi par vos amis ; mais je n'approuve pas les infamies qu'on a mis dans la Boîte aux Placets ; car c'étoit dire à sa Majesté de la faire retirer. Je suis persuadé, comme vous, que ce ne sont que des écervelés & des étourdis qui ont voulu insulter à un si bon Roi, que Louis XVI ; & qu'il ne recevra pas moins les Requêtes qu'on lui présentera, pour le seul but de prouver, qu'il est ami de la justice. C'est toujours l'ordinaire, quand les Princes promettent la justice à leurs Peuples ; s'ils ne la leur rendent pas aussitôt qu'ils le désirent, ils s'abandonnent à toutes sortes d'extravagances, croyant
que

que leur Frénésie doit hâter l'exécution de la promesse des Princes ; & leur erreur est quelques fois si grande, que les Législateurs sont souvent trop bons de se sacrifier pour des ingrats.

Je suis enchanté de voir le zèle du nouveau Contrôleur Général , pour engager sa Majesté à mettre ses Provinces en Pais d'Etat. Ce sera le vrai moyen de réprimer tous les Brigandages des Courtisans qui , en copartageant avec les Fermiers Généraux , étoient plus Concussionnaires que cette engeance , trop avide du sang des malheureux ; car qui ôte à un homme les moyens de se substantier , c'est le saigner aux quatre veines.

La plaisanterie du peuple avec les Médecins est Jolie ; néanmoins les pauvres Magistrats , n'étoient par la cause de la vengeance du Chancelier. On l'a brûlé dites vous , & pendu le Contrôleur Général ; un Abbé pendu est chose originale ; mais ils n'en ont point eu le mal , c'est fort heureux pour eux ; quoique cet exemple fait l'éloge de ce Siècle , qui ne ressemble pas aux Siècles passés , où les Hommes étoient Barbares & Sanguinaires.

Que je vois , avec une vraie satisfaction , ce transport des François , à la foire St. Ovide ! C'est à l'occasion , où l'on connoît la reconnaissance

ce d'un Peuple enver son Souverain. Qu'une Nation est heureuse, quand elle est gouvernée par un Prince Juste, lors qu'il veut surtout s'attirer son amitié, en cherchant à la rendre heureuse! Je n'inclinerai jamais pour ces Gouvernements Aristocratiques, dont le pouvoir divisé entre un nombre de personnes, fait autant d'esclaves qu'il y a d'hommes libres. Leur Regne ne finit jamais; & un Ambitieux succède toujours à un Ambitieux. Je ne serai pas plus Partisan de ces Gouvernements Démocratiques, qui quoique réputés Populaires, ne sont rien moins que gérés par des hommes, qui veulent rendre les Peuples heureux. On voit encore à la Tête de ces Gouvernemens des hommes, dans qui le peuple a cru bien placer sa confiance, qui ne sont, encore, que d'autres Ambitieux, & qui ne cherchent qu'à jouir, & à sacrifier à leur orgueil, tous ceux qui s'opposent à leur Ambition. Ils en sont quelques fois les Victimes; mais apres eux il en succède d'autres, qui n'étant pas agités des mêmes passions, en ont d'autres qui ne sont pas moins nuisibles aux Peuples. Il est à craindre, à la vérité, dans un Etat Monarchique, que le Prince n'abuse de l'autorité que le Peuple a confié à ses Rois; mais comme les Rois ne peuvent gouverner seuls, les révolutions arivent dans ces Gouvernemens à chaque nouveau Regne; & rarement voit

voit on les mêmes abus se succéder d'un Regne à l'autre. Un Roi, à son avènement à la couronne, tâche toujours de se concilier l'amitié de ses Sujets. Il commence ordinairement par faire du bien. S'il a un bon Conseil, il continue; & s'il ne continue pas, les Peuples ont au moins la consolation de ne plus endurer les maux auxquels il a porté remède. Au lieu que dans les Gouvernements Aristocratiques & Démocratiques, il faut des révolutions extraordinaires, pour que le peuple se fasse entendre. Je ne sais si vous ferez de mon avis, M. le Comte; mais de quel côté que je me tourne, je ne vois que des Foibles gouvernés par des Foibles.

Vous m'obligerez, toujours, de m'instruire des Nouvelles que vous recevrez successivement de France & d'ailleurs. Je suis comme vous savez dans un endroit, où elles n'y viennent que difficilement, & où on a besoin d'être distrait par quelque chose d'intéressant; je vous en marquerai tous les fois ma vive reconnaissance.

J'ai l'honneur d'être avec l'estime la plus distinguée.

M O N S I E U R,

Votre très humble & très obéissant
Serviteur

Le Prince de BURLIABLED.

A Novogrood le 18 Septembre 1774.

III. LETTRE.

DU COMTE DE RIBERWISH à M. LE
PRINCE DE BURLIABLED.*Sérénissime Prince.*

J'ai reçu votre agréable Lettre en réponse à celle que j'ai eu l'honneur de vous écrire, pour vous continuer les Nouvelles de France. Elles sont toujours aussi curieuses, quoique les Vacances empêchent Louis XVI de parachever son Chef d'œuvre. On a parlé d'un Lit de justice prochain, pour la Réintégration de l'ancien Parlement; mais il est à croire qu'il n'aura lieu qu'à la St. Martin prochaine, c'est à dire quelques jours auparavant. Les esprits sont toujours inquiets, parcequ'ils ne peuvent pénétrer dans les secrets du Cabinet, que le Roi est jaloux de tenir des plus cachés; l'ayant recommandé à ses Ministres. On avoit parlé d'un autre changement dans le Ministère. Quelques gazettes avoient congédié M. Bertin, Ministre, & M. le Duc de la Vrillière. M. de Sartine remplaçoit le dernier, qui avoit le département de Paris; & comme M. Turgot remplaçoit M. Bertin, on substituoit à M. de Sartine au Département de la Marine, M. Joly de Fleuri, président à mortier de l'ancien Parlement; mais une seconde Lettre que j'ai reçu, a démenti ce bruit populaire. Je vous avouerai que j'étois surpris d'un Change-
ment

ment aussi prompt, surtout du déplacement de M. de Sartine. Je ne doute certainement pas qu'il n'eût été à désirer, que la Ville de Paris, eût pu ravoïr ce célèbre Magistrat pour la Gouverner, comme il l'avoit si bien Policée; mais je ne pouvois concilier avec moi même, que le Roi & le Ministère de France, qui est Composé de Personnages aussi respectables, aussi clairvoyant, & aussi judicieux eussent encore donné le Département de la Marine à un Magistrat qui, quoiqu'il peut avoir beaucoup de mérite, étoit déplacé dans un Poste de cette nature: on vouloit dire que, comme le Congé donné à M. l'Abbé Terrai, faisoit manquer un secrétaire d'Etat, le Roi en avoit gratifié M. Joly de Fleuri. Les Places de conséquence, comme celles de la Guerre, de la Marine, de Contrôleur Général & autres semblables ne demanderoient jamais que des Gens de l'Art. Vous me direz M. Turgot & M. de Sartines ne sont pas Marins? Cela est vrai; mais quelle différence ne ferez vous pas de deux personnes, dont la vie s'est passée dans une partie des occupations pénibles du Gouvernement de France, & qui ont eu occasion d'en connoître toutes les autres parties, à un Homme qui quitte les Traités du Droit Canon & du Droit Civil, pour prendre le Département de la Marine, qui est un Corps Militaire. Les Arts n'ont été illustres que par des hommes du métier, qui les

ont bien connus & bien étudiés ; un Apprentif n'est jamais qu'un ignorant dans ses commencements : a plus forte raison , quelles attentions ne doit on pas avoir , en France , dans le Choix des Ministres , pour que les Places en soient bien occupées. Je dirai plus , il seroit à souhaiter qu'après M. de Sartine , personne n'occupât la place de Secrétaire d'Etat au Département de la Marine , qu'il ne fut réellement Marin. Ce seroit le seul & vrai moyen de rendre toujours la Marine de la France , aussi redoutable que le sont les Troupes de terre ; & elle réprimerait cette Morgue , dans les Anglois , qui a été plus d'une fois trop impertinente. On parle d'une augmentation de 2 s. par jour , pour le Soldat : Quelle justice pour cette classe de Citoyens , qui méritent autant de considérations , dans la circonstance où sont les choses apreset ! c'est à M. Demui , que ces Braves François doivent ce Bien être ; & voici comment agissent les Gens de l'Art : on ne les voit pas clocher dans aucunes de leurs propositions ; ils les ont toutes bien réfléchies avant de les faire. Il sembleroit que cette augmentation seroit une Charge pour l'Etat ? mais sa Majesté a su y pouvoir , par la réforme & la sage économie qu'elle a mise dans sa Maison. Le Contrôleur Général est venu ensuite à l'appui , par son nouveau Plan d'Administration : vous devez juger , maintenant , quelle pourra être un jour la prospérité de la France. Je pourrais dire que ce zèle Citoyen se divertit à faire du bien à la

na-

Nation François, & que le bien, en ses mains, n'est qu'un jeu toujours avantageux pour le Peuple. Qu'à-t-il fait ? 'vous savez qu'il étoit dû beaucoup d'Arrérages aux Officiers François ; il a engagé Louis XVI, à payer une année d'Arrerages à tous ceux, dont la Pension est audeffous de 400 livres, & de prendre l'argent sur sa cassette. Ce bon Prince qui s'amuse, lui aussi, à faire du bien à ses sujet, qu'il traite en bon Pere, y a consenti avec un plaisir sans exemple. Sa Majesté qui ne voudroit pas qu'il y eut de Provinces malheureuses dans son Royaume, ayant appris que la Picardie manquoit de débouché pour ses d'anrées, par le défaut de rivière, a ordonné qu'on fit un canal, qui put faciliter le commerce de cette Province avec toutes celles qui peuvent y répondre. Vous penseriez, encore, que c'est Charge pour ses peuples ? que cela coutera gros ? Point du tout ; la Depense annuelle n'est que de 419873-8-5, qui se percevera pendant dix ans ; & Louis XVI, pour donner une preuve à ses Peuples que le bien Général l'a obligé d'imposer cette foible Taxe, c'est qu'il paroît, par son Edit, qu'il les prie de vouloir lui accorder cette somme, comme s'il n'avoit pas eu le pouvoir de la créer pour une chose aussi urgente ; & il en détaille les Raïsons d'une maniere, que jamais Roi, qui a eu besoin de millions, & qui les a imposés, n'en a dit la dixième partie. Comme je suis toujours estomacqué contre l'Impératrice des Russies, d'a-

voir

voir empêché de partir, de ses Ports, les Vaisseaux chargés de Bois pour le compte de la France, je voudrois bien savoir quel avantage elle pourra retirer, d'avoir refusé le chargement & depart de ces Navires ? Elle veut du bien, dit-on, à ses sujets ? c'est au contraire se refuser à leur bien. Si ses Bois restent dans son Pais, les Anglois qui vendent leurs Vaisseaux de guerre, ne les lui prendront pas ; par ma foi l'Imperatrice est bien bonne de se laisser Duper par une nation qui, si elle ne savoit pas qu'elle eut interest d'être son amie, lui tourneroit bien vite le dôs. Les Gens du Midi seront toujours plus fins que ceux du Nord, à ceque je vois. Il sembloit que le Soleil brilloit depuis quelques années dans nos regions, plus qu'il n'avoit fait cidevant ; mais point du tout, il paroît qu'il n'a pas parti de sa place, & que ses Eclipses sont au contraires plus fréquentes.

Je vous tiens parole, M. le Prince. Je vous donne des nouvelles de tous les Pais : on auroit dit, que tous les Evenemens curieux se feroient entassés pour se manifester & illustrer les commencements du Regne du jeune Louis XVI. Vous ne sauriez peut-être pas, ce que l'on dit ? voici de Belles Choses ; cela est Bon, pourveuque cela dure ? & atravers de tout, chacun est ébahi. Ils voudroient pouvoir parler ; ils sont forcés de se-taire ; & les Anglois même, qui autre fois étoient si chauds de mettre dans leurs Papiers toutes les Sotises qu'ils pouvoient attrapér, machiner,

ou

ou inventer contre la France, sont obligés de rendre justice à la vérité. Si comme l'on nous dit, que Dieu laisse faire & qu'il joue à son tour celui qui s'est joué de ses preceptes? je vois que la Chance n'est plus pour ceux qui ont voulu se jouer & se badiner de la France; mais aussi chacun son tour.

Autre nouvelle, non moins digne d'attention. Vous savez que le Roi n'est pas encore Sacré: les Rois de France avoient coutume, autre fois de se faire sacrer à Rheims. Louis XVI au commencement de son Regne, pour économiser la Dépense, étoit décidé de se faire Sacrer à Paris. On lui avoit représenté que, s'il ne se faisoit pas Sacrer à Rheims, cela porteroit tort à cette ville; de façon que la chose étoit tombée là. Comme il faut de Grands préparatifs; & que la Nation Françoisse a toujours su se distinguer dans les Fêtes de conséquence, telles que celles du Sacre de leurs Rois, il avoit été encore question de faire cette cérémonie à Rheims. Mais une économie de 6 millions de moins, que le Roi épargnoit, en se faisant Sacrer à Paris, économie qui pouvoit lui faciliter le Payement de huit mille Pensionnés à 800 & 1000 Livres de Pension, tenoient bien au cœur à sa Majesté. Elle consulta son cher Contrôleur Général, M. Turgot, qui étant animé du même zèle, entra dans ses intentions. Il lui répondit qu'il rendroit service à la Ville de Rheims qui, au Sacre des Rois, étoit obligée de donner un Repas qui lui coutoit 300-000 Livres, & que le service
feroit

feroit le même pour les Habitans qui, dans ces occasions faisoient toujours de Grandes depen-
ses : Mais la ville de Rheims ayant fait d'autres
représentations ; les Princes & Seigneurs ayant
assuré sa Majesté que ses Sujets ne lui en fauroient
pas moins bon gré, parce que la dépense de ces
6 Millions réjaillissoit toujours sur le peuple, &
que si jamais Roi avoit mérité des honneurs,
c'étoit sa Majesté, Lovis XVI s'est rendu aux
vœux de ses sujets ; & il a été décidé que son
Sacre se feroit au moins de juin à Rheims, &
non à Paris, ce qui fache beaucoup aux Habi-
de la Capitale.

Dans le temps néanmoins où les Princes &
Seigneurs s'efforçoient de témoigner à sa Ma-
jesté le désir qu'ils auroient d'augmenter sa Gloi-
re, un Danger, où s'est trouvée exposée leur
Auguste Reine, à pensé mettre la France dans
la plus grande douleur. Cette aimable Reine
prenoît le plaisir de la Chasse, à Cheval, avec
le Roi. Un Cerf qui étoit Pourfuiwi s'élançoit
sur elle ; mais un Piqueur, qui se trouva à por-
tée de traverser le dessein de l'Animal, se mit
entre lui & sa Majesté ; & il préserva son Au-
guste Maîtresse du plus facheux accident. Le
Piqueur a eu son Cheval Blessé, & cette ado-
rable Reine en a été un peu incommodée : Il y
a des coups de Providence, qui nous font
voir, combien elle ménage les justes, &
quelles obligations une Nation doit avoir
à cette même providence, quand elle prend son
Roi

*le cerf
lui
aurait
rendu
un grand
servi-
ce
S'il leur
tuee
dans
ce moment. 1792*

Roi & son Auguste Famille sous sa protection. Heureux Piqueur, la Nation te reconnoitra toujours l'action courageuse, & le zèle que tu as marqué pour conserver les précieux jours de leur Reine qu'ils aiment, jusqu'à l'adoration, s'il m'est permis de me servir de l'expression !

La Sageſſe de Louis XVI, & l'intelligence de son Controlleur Général pour faire le Canal de Picardie, ne se manifeste pas moins par leur économie que par leur politique. Je vous ai parlé de l'attention de sa Majesté à prévenir ses sujets, sur les raisons qui l'avoient engagé à imposer cette foible Taxe de 419873 liv. 8-57. pour faire le Canal. Ils l'ont établie sur la Capitation; de maniere qu'il n'est pas un Sujet Taillable qui n'en doive payer sa Cote-part; & ils ont stipulé que cette Taxe ne seroit que pour un an, & que dici la on aviseroit au moyen de la rendre le moins onéreuse à la Nation. Il est clair que Louis XVI, est bien décidé de purger l'état de la vermine & des insectes qui la dévorant: Que de Bénédiction, aussi, sa Majesté ne va-t-elle pas attirer sur la France, puisqu'il est vrai qu'un Prince, Sage & vertueux, fait plus de Miracles dans un mois par son exemple, que tous les Cazuités n'en pourroient faire dans un Siecle, en faisant jouer tous les ressorts de la Morale.

Je souhaite que ces Nouvelles vous plaisent de plus en plus, M. le Prince. Je reçois, d'avance, votre Réponse, qui n'est qu'une approba-
tion

tion entière de la conduite de ce jeune Salomon du Midi. Je pense aussi comme vous, qu'un Gouvernement Monarchique est bien préférable à ces Gouvernements Aristocratiques & Démocratiques; n'opposerois je que la Suede à la Republique de Venise, & a notre pauvre Pologne, qui est ruinée, aujourd'hui, puisqu'on ne lui a laissé que le Tronc; & l'Angleterre aux Etats de l'Empereur d'Autriche, & de l'Auguste Therese Imperatrice & Reine de Hongrie & de Bohême.

Je suis toujours avec Respect

Sérénissime Prince.

De Votre Altesse

Votre très humble & très
obéissant Serviteur

Le Comte de RIBERSWISH.

A Varsovie le 24 Septembre 1774.

F I N.

*Cet air de gresion ne
vaut * * * * * par la
poine * * * * * de la
encor moins lo monde*

